

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

---

## L'IMAGINATION

---

### I

L'imagination est une faculté suspecte et dont on se défie. Il y a bien longtemps qu'on l'appelle *la folle du logis*. — En la traitant de la sorte, on s'imagine lui faire encore reste de droit. Il semble vraiment, à la voir ainsi honnie et calomniée, qu'elle constitue la tentation permanente de la nature humaine. Pour un peu, on souhaiterait aisément de s'en voir délivré à tout jamais. La vie paraîtrait plus simple et moins exposée, si l'on pouvait à son gré éteindre et faire disparaître l'imagination du nombre de nos facultés.

C'est se montrer bien injuste envers elle, que de la maltraiter ainsi: c'est s'avouer bien ignorant de la nature humaine que de méconnaître ses services et ses bienfaits. C'est témoigner qu'on ne comprend absolument rien à l'ordre et à l'économie de notre vie morale.

L'imagination n'est point, comme on se la représente si mal à propos, une faculté accessoire qui puisse au besoin disparaître de la liste: c'est un des pouvoirs fondamentaux, un des aspects nécessaires de notre existence intellectuelle, et, bien que l'affirmation ait, au premier abord, toutes les allures d'un paradoxe, il faut reconnaître qu'il n'est pas plus possible de concevoir un homme sans imagination, que sans la mémoire du passé ou sans la conscience du présent.

### II

Montrons ce rôle essentiel de l'imagination dans l'ensemble de notre vie.

Si nous prenons la vie en elle-même, à l'heure actuelle et dans les limites rigoureuses du pré-

sent, toute notre existence se trouve réduite à un point indivisible qui, comme le dit Bossuet, *s'enfuit d'une fuite éternelle*. Le poète a exprimé la même pensée par le vers que l'on connaît bien :

« Le moment où je parle est déjà loin de moi. »

Heureusement pour nous, nous n'en sommes pas réduits à ce point instantané. Nous ne marchons pas ainsi de défaillance en défaillance, à travers une personnalité toujours perdue et toujours retrouvée. Nous n'abandonnons pas au néant ce que nous avons déjà vécu, et la mémoire qui éclaire de son flambeau les ténèbres du passé, prolonge l'identité de notre être, de façon à faire un tout indivisible de notre existence, jusqu'au moment même où nous parlons.

Si nous n'avions pour toute ressource de nos pensées que la mémoire du passé et que la conscience du présent, notre vie n'aurait en quelque sorte pas d'avenir, ou, pour parler plus exactement, nous avancerions toujours dans le temps, comme si nous étions au pied d'un mur impénétrable, qui reculerait rapidement devant nous, sans nous laisser rien entrevoir ni rien soupçonner au delà. Ce n'est en effet, ni la conscience ni la mémoire qui pourraient nous permettre de nous représenter l'avenir: non pas même cet avenir lointain dont les perspectives riantes ou sombres se profilent à une certaine distance et forment en quelque sorte perspective à l'horizon de notre destinée; mais j'entends parler de ce futur si voisin et si immédiat que nous le touchons pour ainsi dire avec la main. Dans huit jours, demain, dans une heure, au bout de dix minutes, nous allons faire une certaine action,



nous trouver dans telle ou telle circonstance : pour préciser, descendre dans la rue et traverser ma place ombragée de grands arbres. De l'endroit que j'occupe, du bureau où je suis assis, à une certaine distance de ma fenêtre, je ne puis apercevoir en réalité autre chose que le ciel ; et cependant, avant de me lever pour me mettre en mouvement, pour prendre la rampe de l'escalier et pour descendre, pour franchir le seuil de la porte extérieure, traverser le trottoir et poursuivre en droite ligne, le long des squares fleuris, avant de rien faire de tout cela, pendant que je suis encore immobile et concentré dans la pénétration de ma pensée, il est très-certain que j'aperçois d'une vue idéale chacun des objets que je viens de nommer. Ce n'est pas seulement la mémoire qui me remet photographiquement devant les yeux des choses déjà contemplées, car, lorsque j'anticipe ainsi sur l'avenir, pour le faire apparaître à ma pensée, je vois littéralement ce qui n'est pas, ce qui n'a jamais été et ce qui peut-être ne se réalisera jamais. J'entends des paroles que je n'ai jamais prononcées ; je contemple des lieux que je n'ai jamais vus ; je triomphe d'une victoire que je n'ai point remportée, et je sens battre mon cœur pour des personnages qui n'ont jamais vu la lumière du ciel.

Voilà bien l'imagination avec ses horizons sans bornes comme avec ses combinaisons de l'heure prochaine. De même que la conscience nous révèle le présent tandis que la mémoire ressuscite le passé, de même aussi l'imagination jette ses rayons en avant dans notre vie. Elle ressemble à ces phares puissants que portent les grandes locomotives des trains rapides. Quelque vertigineuse que soit la course du train à travers les ténèbres où il se plonge avec tant de frénésie, la clarté projetée par le réflecteur marche en avant et précède toute vitesse. C'est ainsi que tout homme, quelque alourdi et quelque insouciant qu'on le suppose, ne laisse pas d'avoir, grâce à cette faculté instinctive de représentation, une sorte de conscience anticipée du moment qui va suivre, et c'est précisément là-dessus qu'il se dirige et qu'il se règle. Seulement, la portée de la vue n'est pas la même pour tous les hommes ; elle varie, depuis la prévision bornée de l'événement le plus prochain jusqu'à la figuration toute puissante du monde idéal.

### III

C'est précisément sur cette inégalité de puissance dans l'imagination, comme aussi à la diversité de l'emploi auquel elle est appliquée, qu'on peut se reporter pour distinguer entre les différentes espèces d'imagination et ne point tomber, à cet égard, dans le préjugé vulgaire. Rien de plus commode que de l'exalter ou de la dénigrer de parti pris, et sans se donner la

peine de formuler les considérants de la sentence ; mais la vérité est qu'on tombe par là forcément dans des jugements superficiels et inexacts. Les condamnations en masse supposent toujours des innocents et des victimes ; et de même, lorsqu'on entend instituer ainsi, ou une apothéose ou une justice sommaire de l'imagination, on ne fait pas autre chose que soulever d'innombrables exceptions, ou entamer d'éternelles controverses, puisqu'on traite sur le même pied les applications les moins semblables et souvent les plus contradictoires d'une faculté qui se transforme perpétuellement.

Sans avoir aucune prétention d'écrire ici un chapitre de métaphysique, il est peut-être bon, sans sortir de la science des gens du monde et uniquement pour l'avantage de s'entendre, de distinguer trois espèces d'imagination. Nous les appellerons, faute d'autre terme et sans y tenir aucunement ; — La première, l'imagination *matérialiste* ; — La seconde, l'imagination *scientifique* ; — La troisième, l'imagination *idéale*. Encore cette dernière nous paraît-elle comporter deux points de vue, suivant qu'on examine son rôle dans le domaine des arts ou dans le monde de la vie.

Parlons seulement aujourd'hui de l'imagination matérialiste.

### L'Imagination matérialiste

#### I

Il ne manque pas de gens, dans le monde, qui se font, fort mal à propos, un sot et risible point d'honneur de n'avoir pas d'imagination. Rien n'égale le profond mépris et la vanité épaisse avec laquelle ils s'expriment sur le compte de ceux qu'ils peuvent à bon droit soupçonner de quelque poésie, de quelque enthousiasme, de quelque éloquence. Ils crient bien haut et protestent de toutes leurs forces, dans la crainte qu'on n'en vienne à leur attribuer rien de pareil. Sont-ils bien sûrs pourtant d'être réduits à se donner tant de mal pour prouver à un chacun qu'ils n'ont rien à démêler avec les hautes pensées ; que le vrai, le beau et le bien les laissent dans leur indifférence et dans leur glace ; qu'ils sont incapables de toute émotion un peu délicate et de toute vision un peu haute ? Ils n'ont qu'à se montrer pour qu'on les croie, et ceux qui les connaissent ne s'aviseront point de leur contester la médiocrité et l'abaissement dont il leur plaît de se glorifier. Qu'ils soient donc satisfaits puisqu'ils y tiennent tant. Il sera dorénavant bien entendu que les sublimes régions de l'idéal doivent leur demeurer à jamais interdites ; mais



s'ils n'ont pas d'ailes à déployer pour quitter le sol où ils aiment à ramper, il n'est pas dit qu'à la façon de certains volatiles, il ne leur reste pas de ces ailes impuissantes et courtes dont l'animal se sert pour battre l'air et pour activer la pesanteur de sa course.

La vérité est, il faut bien le dire, que ces hommes si triomphalement positifs, si étrangers, comme ils ont l'orgueil et la naïveté de le croire, à toute combinaison et à toute pensée en dehors du présent, ne laissent pas, mal gré qu'ils en aient, de faire une consommation plus active et plus effrénée que qui que ce soit de leur propre imagination.

Veut-on me permettre de prendre pour exemple une de ces marchandes de légumes, de ces revendeuses d'herbes avec lesquelles s'entretenait Socrate, et qui reprochaient à Théophraste de n'avoir pas le pur accent Athénien. Regardez-la, assise en face de son éventaire, et livrée tout entière à ses préoccupations matérielles. Elle se représente, à l'heure même, le maître d'hôtel de l'ambassadeur, la cuisinière du financier et la petite bonne de sa voisine, venant l'une après l'autre, lui marchander des pêches ou des asperges, diverses de prix et de qualité. Elle appréhende l'indignation qui doit accueillir ses paroles, lorsqu'elle se verra obligée de demander quinze francs pour une seule botte, car enfin, les asperges ont beau être encore des primeurs, personne ne conviendra jamais que ce soit là un prix raisonnable. Elle se figure déjà l'impatience avec laquelle elle sera écoutée et les paroles dures qu'il lui faudra entendre. Pourtant, la cuisinière du financier est bien capable d'enlever les asperges à ce prix-là, quand ce ne serait que par patriotisme et pour narguer l'étranger, fût-ce aux dépens de la bourse de son maître. C'est ainsi que cette étroite cervelle se perd en conjectures et en combinaisons sur le vulgaire roman du pot-au-feu. Pendant que cette médiocrité vaniteuse s'arroge le droit de sourire des âmes où l'on entend gronder la tempête des grandes pensées, elle ne se fait pas faute d'avoir aussi sa petite tempête domestique dans son humble verre d'eau, et il suffit ici, pour que cette eau déborde, que le premier venu lui pousse le coude : le trouble sera le même que celui des grands cyclones dans l'Océan indien.

Les hommes positifs ont, comme on le voit, bien mauvaise grâce à se moquer des hommes que leur imagination emporte dans les régions élevées. On a bientôt fait de sourire de l'astrologue qui, les yeux en l'air, se laisse choir au fond d'un puits. Il y a là, en effet, une sorte de ridicule qui frappe aisément la masse des hommes. Il est si peu naturel de perdre ainsi de vue le côté matériel de la vie, que le bon sens, j'entends le bon sens vulgaire, en éprouve quelque froissement. Mais, d'un autre côté, lorsque l'âme se recueille et lorsqu'elle remet chaque chose sa

place dans l'ordre hiérarchique de la vie, comment faut-il qualifier cet oubli et ce mépris systématiques de tout ce qui dépasse le niveau des intérêts, des plaisirs et de ce que nous pourrions presque appeler les combinaisons du boire et du manger. Pendant que ces fils de la matière refusent avec tant de rigueur toute espèce de satisfaction à la partie supérieure de leur faculté imaginative, alors qu'ils se réjouissent de s'être débarrassés de ces velléités compromettantes et de ces aspirations périlleuses, il se trouve, comme on le voit, que toute la fougue de leur imagination s'est reportée à un niveau inférieur; mais, pour agiter des combinaisons moins nobles, elle n'y met ni moins d'ardeur ni moins de passion.

Cet acharnement de l'imagination à la poursuite des intérêts, cette agitation incessante, cette représentation perpétuelle des mêmes faits et des mêmes désirs, enfante tous les jours, sous nos yeux, de bien autres confiscations et de bien autres ahurissements que les hallucinations et les distractions tant reprochées aux poètes. Le phénomène de l'idée fixe est bien plus frappant dans les classes inférieures, que chez les savants ou les hommes de pensée; et si l'on veut prendre la comparaison la plus simple en même temps que la plus saisissante, on pourrait dire avec vérité que l'imagination poétique se plaît à marier les fleurs avec les diamants, tandis que l'imagination matérialiste remue d'un doigt fiévreux ses chiffons et ses loques, pour en tirer, s'il est possible, quelque semblant de costume qui se vende encore sur le carreau du marché.

## II

Il est permis de s'étonner que l'imagination poétique ait été, comme par un accord général, si durement traitée. On ne lui a pas ménagé les reproches; et quand nous en viendrons à compter avec elle, nous aurons encore plus à la défendre qu'à la blâmer.

On peut s'étonner à bon droit que l'imagination matérialiste soit parvenue à se mettre à l'abri de toute accusation. Les hommes positifs dont nous parlions tout à l'heure, ont si bien réussi à faire croire à leur affranchissement de toute imagination, qu'il n'est plus question de leur donner aucun conseil, de redouter pour eux aucun péril et de soumettre à aucune discipline la faculté qu'ils sont censés ne pas avoir.

La vérité est que les choses ne se passent point ainsi. L'imagination matérialiste qu'on laisse ainsi perpétuellement à l'état de sous-entendu, présente de bien autres inconvénients et de bien autres périls que l'imagination poétique.

Cette dernière, en effet, comme nous allons le voir bientôt, ne laisse pas, en dépit des dérèglements auxquels elle est sollicitée, de trouver un contre-poids en même temps qu'une direc-



tion, dans un certain sentiment de l'idéal et du goût auquel il ne lui est point possible de renoncer tout à fait. L'imagination matérialiste, au contraire, tournée tout entière du côté de la réalité, n'a rien pour la relever et pour la retenir; elle suit sa pente et verse du côté d'en bas. L'intérêt ou le plaisir qu'elle provoque et qu'elle alimente, finissent par lui communiquer une sorte de surexcitation et d'enivrement; les sens alors se mettent de la partie, ils en viennent à goûter et à savourer cette réalité absente. C'est en vain que tout est calme autour de nous et que notre milieu respire la paix et la sérénité; cette âme que vous croyez calme et qui semble promener autour d'elle un regard indifférent se trouve, en ce moment même, saisie et emportée par sa propre pensée; elle est en contact avec un monde invisible dont elle s'est environnée à plaisir; et, semblable à l'enchanteur inexpérimenté du moyen-âge qui ne pouvait plus faire disparaître le fantôme après l'avoir appelé, elle sent qu'elle est envahie, dominée, écrasée par cette vie imaginaire où elle s'est laissée entraîner: sa rêverie s'est transformée en tentation; elle respire l'atmosphère embrasée de cet incendie allumé par sa propre imagination. Tous ceux qui ont eu le devoir de conduire les hommes et l'occasion de les connaître, ont été les témoins de ces basses agitations, de ces hallucinations subalternes, où se traîne sans direction, mais non pas sans puis-

(La suite au prochain Numéro.)

sance, cette imagination dont on se croit délivré parce qu'elle a passé à l'ennemi.

Il faut donc parler un langage plus exact et ne point accorder si aisément à l'orgueil des hommes positifs qu'ils sont en effet affranchis de toute tentation de sortir du monde des réalités. De ce que l'idéal leur est inconnu et de ce qu'ils sont incapables de prendre leur vol vers les régions un peu élevées, il ne s'ensuit, sous aucun prétexte, que l'imagination soit chez eux enchaînée ou anéantie. Sans doute ils ne la mettent pas au service des nobles élans du cœur, ils ne lui donnent pas pour mission, ni de pressentir le vrai, ni de réaliser le beau, ni d'imposer le bien; mais précisément parce qu'ils ne lui communiquent aucun essor et n'en attendent aucun bon office, il se trouve qu'ils la laissent confisquer par la première passion venue. C'est cette passion alors qui tend à imposer son empire et à étendre sa domination. Cette âme bornée que vous croyez endormie habite en ce moment même vos palais; ce mendiant monte dans vos carrosses, et cet esclave s'étale sur votre trône.

Il faut donc renoncer à dire qu'il y a des hommes sans imagination, et pour se présenter chez eux sous la forme sensuelle et brutale, cette faculté ne laisse pas d'y tenir une place considérable, comme d'y exercer une influence plus grande peut-être encore que chez l'artiste, le poète ou le savant.

A. RONDELET.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### MADemoiselle SAUVAN

Première inspectrice des Écoles de Paris

PAR M. ÉMILE GOSSOT (1)

L'épigraphie de ce livre en résume bien le fond: *Quelques-uns sont célèbres, d'autres mériteraient de l'être.* En effet, si les services rendus au pays, si le noble exemple d'une vie consacrée au devoir, de grands talents appliqués à une œuvre aussi humble qu'utile, si un grand caractère dans une modeste destinée, devaient assurer la célébrité, mademoiselle Sauvan l'aurait

conquise; elle se contenta du bien sans bruit, et le souvenir reconnaissant qu'elle laissa dans beaucoup de cœurs lui aurait paru préférable à la plus éclatante renommée.

Mademoiselle Lucile Sauvan naquit à Paris en 1784, d'une très-honorable famille, qui perdit, grâce à la Révolution, position et fortune. Sa jeunesse sérieuse, tout appliquée à l'étude, la prépara à la mission qu'elle devait remplir auprès de l'enfance, et les malheurs qui frappèrent son père et sa mère la disposèrent à une vive sympathie pour les jeunes filles pauvres, à qui elle fut appelée à faire tant de bien. On admirait chez elle l'étendue des connaissances, la solidité du jugement, unies à une candeur charmante et à un fond précieux d'indulgence et de bonté.

(1) Un volume chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 79. — Prix: 1 fr. 50.



Dans le désir d'être utile à sa famille, elle prit la direction d'un pensionnat de jeunes filles, et là, ses aptitudes trouvèrent un merveilleux emploi : elle y passa dix-sept années, elle y fit beaucoup de bien ; charitable et désintéressée à l'excès, elle sortit pauvre d'une maison qui aurait pu lui assurer la fortune. Elle avait le goût, la vocation d'être utile aux petits ; en élevant les enfants des riches, elle avait mieux compris combien il est indispensable que l'on s'occupe aussi des jeunes filles pauvres ; elle désirait mettre à leur service ce qu'elle avait acquis d'expérience et un dévouement qui ne connut jamais les calculs mesquins de l'intérêt personnel. L'occasion de faire le bien s'offrit bientôt ; à la prière de M. de Gérando, qui éprouvait pour elle la plus affectueuse estime, mademoiselle Sauvan prit l'initiative d'un cours destiné à former les jeunes filles qui se destinaient à l'enseignement : c'était une tentative, un essai d'élever tout en *instruisant*, qui réussirent admirablement. La pensée de mademoiselle Sauvan fut celle-ci : ajouter à l'enseignement primaire et à la connaissance des bonnes méthodes qui serviront à le transmettre, l'éducation chrétienne et morale, la culture du cœur, la douceur des manières, qui donneront plus tard aux institutrices l'autorité nécessaire pour leur délicate mission. Cette belle et utile pensée occupa désormais toute la vie de mademoiselle Sauvan : elle forma des institutrices pour la classe pauvre, et elle fut elle-même, par ses vertus, le type idéal de ces femmes utiles et laborieuses : elle ne leur enseignait rien qu'elle ne pratiquât : elle avait pour principe, en fait de devoir et de travail : *Pour faire assez, il faut faire trop*. « Si vous voulez travailler efficacement à l'amélioration de vos élèves, disait-elle, il faut vous donner tout entier à elles : il ne faut rien réserver de vous-même. »

Elle avait plus de quatre-vingts ans qu'on la voyait encore suffire à tous ses devoirs avec une activité et une rigueur extrêmes : en toute saison, dès cinq heures du matin, elle allait seule, fort loin, faire son cours aux institutrices.

« Dieu me garde, » disait-elle à ses nièces qui s'inquiétaient.

Jamais son dévouement ne chancela ; avec les dons les plus rares pour briller dans le monde, elle préféra toujours la société des pauvres, afin de les relever par l'éducation, et tous les sacrifices lui paraissaient doux lorsqu'elle les mettait en balance avec le bien qu'elle pouvait faire.

Voici quelques-uns de ses avis aux institutrices, qui sont excellents pour ceux qui approchent des pauvres, excellents pour les personnes qui se vouent aux bonnes œuvres : « Veillez à ce que » votre conduite ne détruise pas l'effet de vos » discours..... Ne donnez pas le spectacle de » l'opulence, quand vous voulez faire supporter » avec patience les privations qu'impose la pau-

» vreté : soyez conséquentes avec vous-mêmes, » et par réflexion autant que par bonté, abstenez- » vous de mettre sous les yeux de vos élèves les » choses agréables qu'elles ne sont pas destinées » à posséder. Faites-vous pauvres puisque vous » vivez avec les pauvres.

» Conduisons-nous comme si nous étions » toujours sous les yeux de nos élèves ; soyons » tout ce que nous désirons qu'elles soient un » jour, soyons tout ce que nous voulons leur » paraître ; on ne saurait toujours imiter la » vertu ; il est moins difficile, plus sûr et plus » praticable de l'acquérir que de la feindre. Il » ne faut pas craindre de prodiguer Dieu en le » faisant entrer dans tous les détails de la vie. » Ce qui empêche qu'un enfant aime Dieu, c'est, » dit-on, qu'il ne le connaît pas. Eh bien ! faites » qu'il le connaisse, faites qu'il l'aime, et il le » craindra bien assez.... Faites que vos enfants » espèrent toujours pour leurs parents et pour » eux-mêmes la félicité des bons, ils n'envieront » pas la fortune des riches, ni l'apparente pros- » périté des méchants... »

Ces pensées sont tirées du *Cours normal à l'usage des Institutrices*, excellent travail dont nous extrairons encore ce portrait de jeune fille, qui peut servir de modèle.

« Elle se défie d'elle-même ; elle n'a point » d'empressement à parler, mais elle se plaît aux » conversations sensées, et s'y mêle avec réserve ; » le ton de sa voix ne s'élève pas, car elle parle » seulement pour la personne à laquelle elle » répond ; elle ne rit pas aux éclats, elle ne chuchote pas, elle est gaie, mais sa gaieté est » celle de l'innocence et de la bonté... Un instinct secret l'avertit qu'il faut, à son âge, éviter » les regards des hommes, elle plait d'autant » plus qu'elle cherche moins à plaire.

» Sa mise est soignée, mais simple, elle ne fera » jamais à la mode le sacrifice de sa pudeur ; elle » est étrangère aux secrets et aux tourments de » de la coquetterie : elle sera un jour ce que » toute femme doit désirer d'être : aimée d'un » seul, estimée de tous. »

Que de choses on pourrait citer encore ! Il y a des pages charmantes dans le *Cours* pour les institutrices de village, et ce livre mériterait d'être lu par toutes celles qui ont charge d'âmes, qui ont des enfants à élever. Mademoiselle Sauvan consacra vingt ans de sa vie à former les futures institutrices du peuple, et elle continua encore son œuvre lorsqu'elle fut chargée de l'inspection des écoles de la Ville de Paris ; elle déploya dans ces fonctions très-déliées, le tact, la fermeté et la bonté dont elle était si largement douée, elle fut également bonne pour les enfants et pour leurs maîtresses.

Cette utile existence se vit prolongée au delà des bornes ordinaires ; elle arriva, dans toute la force de son intelligence et de son cœur, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Elle mourut le



10 janvier 1867, laissant la mémoire d'une âme forte et d'un mérite éclatant, appliqués constamment à une des œuvres les plus modestes, mais les plus utiles qui puissent exister. Elle fut pleurée de tous ceux qui l'avaient connue.

M. B.

### ROSE-MARY

PAR LADY FULLERTON

Durant les terribles jours du grand incendie de Londres, deux nouveau-nés furent apportés, pour les sauver des flammes, chez une pauvre veuve, déposés côte à côte sur son lit et soignés par elle et sa servante. C'étaient deux petites filles : elles avaient le même âge, elles étaient vêtues de blanc toutes deux ; l'une se nommait Mary Yates, l'autre Rose Davenant, mais dans l'agitation et le péril du moment, les deux pauvres femmes les confondirent ; seule, la servante soutint, à quelques signes, qu'elle distinguait Mary Yates. Elles grandirent en paix, sous cet humble toit, jusque vers l'âge de dix ans ; alors l'une d'elles mourut, celle que la vieille Jeanne croyait être Rose Davenant. Mary vécut ; elle était fille de parents catholiques, cruellement persécutés dans ce terrible orage qui s'éleva en Angleterre contre eux, après l'incendie qu'on leur imputa si injustement ; Jeanne, fille courageuse, l'éleva dans la croyance de ses pères, mais elle ne put empêcher que la veuve qu'elle servait, ne donnât un jour Mary à lady Davenant, et ne lui persuadât que cette enfant était sa fille, perdue depuis longtemps. Ici commencent les situations dramatiques de ce livre : elles sont aussi touchantes qu'inattendues ; tout le talent de lady Fullerton s'y retrouve, avec sa grâce et sa profondeur. Combien on reconnaît en elle l'écrivain, pénétré de foi et de charité, qui écrit par zèle, par conviction, pour porter à d'autres âmes le feu qui l'embrase : ce n'est pas la soif de l'argent, ni le besoin de renommée qui conduisent sa plume, mais le seul et saint désir d'opérer le bien. Ce roman est intéressant et recommandable, quoique faiblement traduit (1).

(1) Chez Lecoffre, rue Bonaparte, 90. — Prix : 2 fr.

### LE FILET ET L'HAMEÇON

PAR MADAME DOROTHÉE DE BODEN

Depuis longtemps, nous connaissons et nous apprécions le talent réel de l'auteur qui se cache sous le pseudonyme de Dorothée de Boden ; nous savons que, différente de beaucoup de femmes qui écrivent, qui publient à grand fracas leurs romans soi-disant catholiques, elle met dans ses livres ce qu'elle met dans sa vie, la foi, la droiture et la pureté ; jusqu'ici le succès n'a pas éclairé son nom ; j'en fais un grief au public qui dédaigne le solide et le vrai pour les oripeaux, qui préfère l'impossible au réel et des parades dignes de la foire à des œuvres frappées du cachet de la réalité, mais j'en fais aussi un léger reproche à l'auteur. Il n'orne pas sa création : un style sec et dur, des phrases hachées empêchent peut-être que ses livres soient goûtés par la jeunesse, qui ne dédaigne ni les fleurs ni la grâce, et qui saurait chérir même l'austère vérité, si elle lui était présentée sous des dehors agréables.

Il ne faut pas dissoudre une perle dans du vinaigre, disait Mgr de Chéverus, en parlant de la charité ; cette pensée est le fond de la nouvelle : *Le Filet et l'Hameçon*, histoire d'une femme pieuse, charitable, accomplie, en apparence, et qui, pourtant, ne produit aucun bien autour d'elle. Elle éloigne de Dieu son mari qu'elle voulait convertir, elle ne se fait pas chérir de son enfant ; les pauvres, comblés de ses largesses, la craignent et ne l'aiment pas ; partout elle a employé l'hameçon : elle a, d'une main rude et d'une parole piquante, blessé ceux qu'il l'entouraient, ceux qu'elle avait en garde ; sa vertu raide, sévère, implacable n'a converti personne, et elle est surprise en voyant une petite femme très-ordinaire, mais très-douce et très-bonne, réussir là où ses talents et ses mérites ont échoué.

On le voit, il y a une pensée morale dans ce livre ; elle est bien établie, et, des événements très-naturellement amenés, des conversations bien saisies sur le vif, découle la leçon que l'auteur veut donner à ses jeunes lectrices. Aux nôtres nous recommandons ce livre : sans parure et sans décors, il saura cependant les intéresser (1).

M. B.

(1) Un volume, 2 francs. — Chez Dillet, rue de Sévres, 15, Paris.





## CONSEILS

### LA PROBITÉ

Les commandements de Dieu, dans leur forme brève et sévère, embrassent un vaste horizon moral : ils défendent les crimes, mais ils s'étendent aux plus légers manquements : *Homicide point ne seras*, tu ne frapperas ton prochain ni par l'épée, le couteau ou le poison, mais tu ne le frapperas pas non plus du dard acéré de la langue ; le septième commandement dit : *Bien d'autrui ne prendras*, c'est-à-dire tu ne feras à ton prochain aucun tort dans ses biens, soit grand, soit petit ; ce commandement interdit et les crimes contre la propriété, et les larcins, et la fraude, et les dols et jusqu'aux moindres indécadences ; il nous défend de posséder quelque bien que ce soit, aux dépens d'autrui, pour le profit de notre bien-être personnel.

Avons-nous besoin de méditer ce commandement ? Peut-il s'appliquer à des femmes, à des jeunes filles, élevées dans tous les scrupules de l'honneur ? Je pense que oui ; je pense que, par irréflexion, par étourderie, par égoïsme, il se commet, chaque jour, beaucoup d'actes improbables, très-petits, très-légers, surtout aux yeux de ceux qui se les permettent, mais qui ternissent le beau miroir de l'âme, et manquent essentiellement à cette règle de justice et de charité, qui ne veut pas qu'on fasse souffrir à autrui ce qu'on ne voudrait pas endurer soi-même. — Au premier rang de ces manquements à la probité, je place les petites dettes, les petits emprunts ; vous êtes connue : vous achetez, en passant, un nœud de ruban, une boîte d'épingles, un livre, une bagatelle, vous ne payez pas, vous négligez cette petite dette, et la mémoire complaisante aidant, (la mémoire a parfois des défaillances prodigieuses) on oublie cette obligation, on ne retourne plus chez le marchand, ou bien l'on profite de son absence de mémoire, et on lui fait un tort réel. Remarquez que les dettes sont toujours une menace contre la probité, car vous n'êtes jamais absolument sûres de pouvoir vous acquitter, de ne pas voir vous échapper la vie ou l'argent. Ne vous laissez pas aller à faire des dettes, ne vous laissez pas aller à acheter à tort et à travers, selon le caprice, alors que vous n'avez pas d'argent pour vous acquitter immédiatement. Les petits emprunts à une amie, à une sœur, nous

exposent au même inconvénient ; nous les oublions, on n'ose pas nous les rappeler, et nous manquons au précepte de l'Apôtre : *Ne soyez redevable à personne*. Si pareille chose nous est arrivée, si nous devons, ne fût-ce que vingt sols, à un marchand, à une simple connaissance, le meilleur parti à prendre est de s'acquitter en s'excusant. Un soudain soulagement au fond de l'âme vous dira qu'il y avait là un poids, bien léger peut-être, mais une plume de colombe suffit pour empêcher la liberté joyeuse de la conscience. J'ai connu une vieille dame qui, au lit de mort, remit dix francs à son fils, afin qu'il acquittât une petite dette de ce genre : peut-être ce souvenir l'avait-il troublée durant sa vie, elle s'en délivra au moment de sa mort. D'autres emprunts encore suscitent souvent des négligences bien indécadentes ; on emprunte des journaux, on les perd ; de la musique, on la froisse, on la déchire ; des livres, on ne les rend pas : il n'est pas de bibliothèque qui ne soit déshonorée par les emprunteurs, et un bibliophile a pu dire avec toute vérité : *Après les emprunteurs, les vers sont les plus grands ennemis des livres*. Avouons que le soin jaloux que nous portons à nos moindres propriétés ne s'étend pas toujours à celles d'autrui.

Les femmes se permettent très-facilement et très-gaîment un autre tort dont elles méconnaissent la gravité : quelle est celle qui, revenant de Belgique ou d'Angleterre, n'a pas fraudé la douane pour quelque aunage d'étoffe ou de dentelles ? Et cela, sans le moindre scrupule, répondant bravement non à la question de l'homme en habit vert : « *N'avez-vous rien qui concerne la douane ?* » s'exposant, par conséquent, à être prise en flagrant délit de mensonge, si donc ! si le pauvre douanier découvre la cachette ; et, volant certainement l'État s'il ne la découvre pas. Ce n'est que l'État, dit-on. Mais l'État, c'est tout le monde, c'est vous, c'est moi, c'est le voisin, et il est bien évident que si la douane ne rapporte pas au Trésor les sommes sur lesquelles il comptait, de nouveaux impôts naîtront et pèseront peut-être sur les ouvriers et les pauvres ; il est vrai, les dames porteront des dentelles fraudées ; c'est une puissante consolation.

L'octroi des villes n'aurait-il pas bien des choses à réclamer aux ménagères, et les voitures, les breacks qui passent fièrement devant la pauvre



guérite du pauvre préposé, ne cachent-ils pas plus d'un délit dans leurs flancs orgueilleux? Signalerai-je les fraudes de chemins de fer, à propos de l'âge des enfants, fraudes appuyées d'un bon mensonge, que l'enfant terrible trahit parfois, en s'écriant : — Mais j'ai sept ans, tu le sais bien, maman !

Vous le voyez, dans l'existence la plus honnête, la plus au grand jour, on peut violer sans cesse l'absolue probité. Et remarquez que je ne parle pas de ces fautes graves, mais secrètes, de ces fausses déclarations en fait de ventes, de baux, de successions, que se permettent souvent des familles que l'on trouve très-honorables, et qui expliquent ces paroles qui se lisent de temps en temps dans les journaux : *La Direction de l'Enregistrement a reçu 3,000 francs, 6,000 francs en restitution de droits, remords tardif, expiation née d'une bonne confession*; je ne parle pas de ces actes indéliçats que se permettent des artistes ou des savants ou des curieux qui dérobent aux dépôts publics, bibliothèques ou archives, une gravure,

un plan, une pièce, actes si multipliés, qu'à Paris on fouille les visiteurs inconnus à leur sortie des *Archives nationales* ou du *Dépôt des cartes*; je laisse ces rapines et bien d'autres aux hommes qui se paient de sophismes pour justifier leurs passions, je parle volontiers des petites indéliçatesses de tous les jours, petites dettes, petits emprunts, petits oublis, petites fraudes, salaire disputé aux ouvriers, prix légitime disputé aux marchands, et j'affirme qu'elles sont nombreuses et qu'il y a là, à notre profit soi-disant, une capitulation de conscience bien dangereuse. Un mot l'explique : on se préfère aux autres; on commet une action douteuse, parce qu'il en résulte un léger bénéfice : n'y a-t-il pas quelque chose de méprisable dans ce calcul ?

Je voudrais que, chez les jeunes filles et les femmes, trois choses fussent portées à un louable excès : la modestie, la probité et la politesse : la paix de leur âme et leur réputation auraient tout à y gagner.

M. B.

## SEULE DANS PARIS

(SUITE)

X.

ENSEMBLE.

Le lendemain, une jeune dame en grand deuil descendait d'un coupé à la porte de l'*Hôtel du chemin de Fer du Nord*, et elle ne répondit aux offres de service, qu'en demandant à parler aux maîtres de la maison. On la conduisit au bureau, et aussitôt elle s'adressa à la dame qui écrivait :

« Vous avez logé, en l'année 187..., le 19 octobre, au n° 80 de votre hôtel, une demoiselle de Villemandre; pourriez-vous me donner son adresse actuelle ? »

— Mon Dieu ! madame, cela nous serait bien impossible ! Comment voulez-vous !... Tant d'étrangers passent ici...

Elle s'interrompit tout à coup, et se prit à feuilleter son registre. — Vous dites le 19 octobre 187..., ? n° 80 ?

— Oui, madame, et vous me rendriez un service immense si vous pouviez me donner le plus petit indice.

— Asseyez-vous donc, Madame, je vais consulter mon livre. »

Julia s'assit, et la dame, avec l'alerte obligeance

des parisiennes, parcourut son registre; après une longue recherche, elle s'écria :

« Voilà ! Mademoiselle de Villemandre a logé ici pendant quatre jours; elle était accompagnée d'une dame Gallois, qui est une de nos plus anciennes clientes. Nous la connaissons celle-là ! »

— Et cette dame, où demeure-t-elle ?

— Le hasard fait que je puis vous renseigner, Madame. Elle demeure dans un bourg de la Somme, à Oisemont.

— Ah ! Madame, que je vous remercie ! Ce n'est pas le hasard, c'est la Providence qui vous a inspirée. Et cette dame vit encore, vous en êtes sûre ?

— Certainement : elle est venue à Paris, fin octobre, comme de coutume, et elle a logé ici : voyez, madame !

— Je voudrais télégraphier : y a-t-il un bureau ici tout près ?

— Au chemin de fer; je ferai porter la dépêche par un de nos domestiques.

— Que je vous suis obligée ! »

Julia écrivit :

« Madame Gallois, à Oisemont. Réponse payée, »  
Instante prière de vouloir bien donner l'a-



» dresse actuelle de mademoiselle Hélène de Villemandre à sa cousine Julia Germain. Reconnaissance.

» J. GERMAIN. »

Elle ne compta pas les mots, et le domestique qui portait la dépêche, fut étonné en trouvant dans sa main deux pièces de vingt francs, qu'il fut invité à conserver, frais payés de la double dépêche.

Julia retourna chez elle, et elle attendit avec des palpitations, la réponse payée. Il était neuf heures du soir lorsqu'on lui remit le pli bleu, qu'elle ouvrit en tremblant : il contenait ceci :

« Mademoiselle de Villemandre est chez madame Bachelet, passementière, rue de la Santé, 8. Salutations empressées.

» Vve GALLOIS. »

— Demain à huit heures, ma toilette, et à neuf heures, un coupé devant la porte, dit Julia à sa femme de chambre.

Le lendemain, il neigeait. Madame Germain eût empêché sa fille de sortir, mais l'élan qui entraînait Julia était irrésistible : le souvenir d'une amitié d'enfance et le désir de réparer une flagrante injustice la poussaient en avant; elle souffrit à peine que Céline l'enveloppât d'une grande couverture de loutre, et lui mit une boule d'eau chaude sous les pieds, et elle dit au cocher :

— Vite ! en lui donnant l'adresse.

.....  
— Mademoiselle de Villemandre ? Elle n'est pas ici !

— Mon Dieu ! où est-elle ?

— A l'école, où elle est sous-maîtresse, dit madame Bachelet. C'est loin d'ici, mais si vous avez absolument besoin de lui parler, Ambroise ira la chercher.

— Je serais extrêmement reconnaissante à M. Ambroise, répondit Julia. Qu'il prenne la voiture, la mienne qui est à la porte.

En voyant l'honnête physionomie de madame Bachelet, l'air respectable de son petit magasin, Julia pensa que la première entrevue avec sa cousine serait mieux placée là, que dans une école, et sous les yeux moqueurs des petites filles. Elle entra dans l'étroite salle à manger et s'assit près du poêle de faïence où madame Bachelet fit aussitôt un bon feu.

— Vous désirez voir mademoiselle Hélène ? dit-elle, vous avez peut-être une place à lui proposer. Ah ! que j'en serais aise !

— J'ai, en effet, quelque chose à lui offrir, dit Julia en souriant.

— Ah ! Madame, vous serez contente d'elle, allez ! Je souffre de la voir dans cette école, au milieu de ces petites morveuses qui ne sont pas gentilles du tout ; de notre temps, les enfants sont si mal élevés, si peu respectueux, on lui fait

des avanies, mais que voulez-vous ! il faut vivre.

— Il y a longtemps que mademoiselle de Villemandre est là ?

— Oh ! non ! Il y a six jours à peine. Elle était auparavant dame de compagnie chez une vieille rentière, madame Plouy, qui était infirme, et difficile ! fallait voir. Et mademoiselle Hélène la servait avec une patience d'ange ; le bon Dieu sait ce qu'elle a enduré là de mauvaise humeur et de déboires, mais elle restait toujours aussi douce et aussi endurante. Et ce n'est pas tout : elle a fini par réconcilier cette vieille avec son fils et sa belle-fille qu'elle ne voulait plus recevoir depuis longtemps ; mademoiselle Hélène a eu la permission de leur écrire, elle les a fait venir, ils ont embrassé leur mère, elle a béni ses trois petits-enfants, et elle est morte bien tranquillement, en baisant le crucifix que mademoiselle Hélène lui présentait.

Julia s'émut en entendant ce récit. J'avais bien raison de l'aimer, se dit-elle.

— Le fils de cette dame a dû être fort reconnaissant à mademoiselle de Villemandre ?

— Pardi ! Il l'a bien remerciée et il lui a offert une année de ses honoraires, et il lui a dit qu'elle serait toujours la bienvenue chez lui, à Gien.

— Puisque vous aimez tant mademoiselle de Villemandre, vous apprendrez avec plaisir, Madame, qu'elle n'aura plus besoin dorénavant de vivre chez les étrangers.

— Vrai, Madame ? Oh ! oui, que j'en suis contente ! Mademoiselle Hélène est une personne si estimable ! Nous la connaissons depuis plusieurs années, et nous l'aimons comme si elle était de notre famille, quoiqu'elle soit bien au-dessus de nous.

— Merci pour elle ! dit Julia en lui serrant la main. Je n'oublierai jamais que vous l'avez aimée et appréciée. Elle saura le reconnaître....

Madame Bachelet n'osa faire aucune question, et Julia attendit en silence, avec une émotion impatiente : enfin, la porte de la boutique s'ouvrit, Ambroise entra et dit d'un air rechigné :

— Voilà mademoiselle Hélène !

Elle entra et salua sans rien dire ; madame Bachelet se retira et Julia s'avancant vers sa cousine, lui dit :

— Hélène, chère Hélène, vous ne me reconnaissez pas ?

Elle aurait reconnu partout les traits d'Hélène, quoique les années et les chagrins leur eussent donné une expression sérieuse que l'adolescence ne connaît pas, mais Hélène eut quelque peine à reconnaître mademoiselle Germain : après un instant de silence, elle s'écria :

— Julia ! Vous êtes Julia !

Elles s'embrassèrent avec tendresse, et Hélène fondit tout à coup en larmes.

— Qu'avez-vous ? lui dit sa cousine inquiète.

— Il y a si longtemps que je n'ai vu personne



des miens ! Ah ! Julia, que je suis heureuse ! Mais ma tante, votre mère, où est-elle ?

— Ma mère est morte, il y a plus de deux mois.

— Pauvre Julia ! dit Hélène en l'embrassant de nouveau.

— Je suis tout à fait seule, Hélène, je viens vous supplier de venir habiter avec moi et de ne plus nous quitter, vous serez ma sœur aînée ; ne me refusez pas, chérie, je vous ai toujours tant aimée, je vous ai tant regrettée et tant cherchée, que vous me devez bien cela. Hélène ne répondit pas : l'émotion et la surprise fermaient ses lèvres.

— Dites oui, chère Hélène !

Hélène hésitait encore : la surprise et la fierté retardaient sa réponse :

« Voyez ! dit Julia, je ne suis pas bien portante, on m'a menée à Menton, parce qu'on trouvait ma vie menacée. Je ne saurai pas me soigner, si je vis seule ; vous, Hélène, vous veillerez sur moi. Dites oui ! J'ai droit à votre acquiescement, je vous le jure !

— Oui ! dit Hélène en embrassant sa cousine avec effusion.

— Vous ne savez pas le bien que vous me faites ! Venez, venez tout de suite ; on vous enverra vos bagages ; nous allons en dire un mot à votre fidèle Madame Bachelet. Vous viendrez la revoir et vous la récompenserez, nous devons beaucoup à cette brave femme....

Tout ceci était comme un rêve pour Hélène ; elle subit, sans répliquer, la douce autorité de Julia, et ce ne fut que lorsqu'elles furent assises auprès d'un grand feu, dans le petit salon, que Mademoiselle Germain raconta à sa cousine les démarches qu'elle avait faites pour la trouver enfin. Elle lui raconta aussi la dernière maladie de sa mère, et lui dit, en lui prenant la main :

« Hélène, en mourant, ma mère m'a ordonné de réparer : vos parents et vous avez subi une injustice qui a eu des suites bien cruelles, et vous me permettez de vous rendre ce qui vous revient de l'héritage de notre grand-mère.

— Julia, dois-je accepter tant de bontés ?

— Oh ! oui ! car ce n'est là qu'un acte d'équité stricte, mais ce qu'il faut accepter avant tout, c'est mon amitié.

— Ah ! Julia, vous sentez bien que je vous aime, n'est-ce pas, et que je vous ai toujours aimée ? Que de fois j'ai pensé à vous, à nos rencontres chez notre grand-mère...

— Oui, dit Julia en l'embrassant, nous sommes deux rameaux du même arbre, il ne faudra plus nous quitter. Ah ! si ma pauvre mère avait compris cela, nous aurions pu être si heureuses à trois !

— Ma tante voulait pour vous une position élevée, j'étais un obstacle. Sa dureté pour moi n'était que de la tendresse pour vous : c'est ainsi que je l'ai toujours interprétée.

— Vous me faites du bien, répondit Julia : il se

mêlait un peu d'amertume au souvenir de ma pauvre maman : ce que vous dites là l'efface. Elle m'aimait beaucoup, en effet.

— Et elle vivait dans un monde où seuls l'argent et la position sont comptés.

— Je méprise l'argent ! dit Julia avec force.

— Ah ! chérie, c'est que vous n'avez pas vu de près les misères des pauvres : l'argent est si précieux quand on le donne ! Vous devez le comprendre ! »

Julia leva sur elle ses yeux où se peignait son âme :

« Hélène, dit-elle, vous ferez mon éducation : je ne connais les pauvres qu'en théorie... Que de bonheur, si... »

Elle n'acheva point ; elle se sentait déjà aimée, et elle craignait de jeter un sombre pressentiment dans ce cœur qu'elle avait conquis.

Dès ce jour même, Hélène vécut en sœur avec sa cousine, heureuse ; heureuse de pouvoir aimer et de se sentir aimée, heureuse de donner du dévouement à un être qui avait avec elle la puissante communauté de l'origine et des souvenirs, et qui répondait à sa tendresse par la plus profonde sympathie. Julia ne se contenta point des prévenances, des marques de confiance, de la considération dont elle entourait sa cousine : elle accomplit strictement le devoir de réparation et elle acquitta la dette que ses parents avait contractée envers elle.

Le vieux notaire fut surpris et releva ses lunettes, lorsque Mademoiselle Germain le pria de dresser un acte par lequel elle transportait à Mademoiselle de Villemandre la propriété d'une maison à Paris et d'une ferme dans le Loiret :

« C'est beaucoup, ma chère demoiselle, dit-il ; permettez à votre vieux conseil de vous dire qu'il est dangereux de céder ainsi aux enthousiasmes de la jeunesse. Vous voulez faire Mademoiselle de Villemandre indépendante ? Fort bien : faites-lui une pension ; ce sera encore fort généreux, mais n'aliénez pas vos biens, vos beaux immeubles !

« Vous vous trompez, cher Monsieur, dit Julia avec gravité ; je ne suis pas généreuse, je suis juste seulement, et j'accomplis le dernier désir de ma mère en restituant à ma cousine ce qui lui revient, capital et intérêts, du bien de feu notre grand-mère, Madame de Villemandre.

Le notaire connaissait à fond les affaires de la famille ; il comprit sans peine, et il ne put s'empêcher de dire :

« Une restitution, ma chère demoiselle. Si vous entrez dans cette voie-là !... vous pourrez aller loin !... »

Julia le regarda avec une violente émotion.

« Quoi ! dit-elle, il existerait d'autres personnes... mon père aurait fait tort... »

— Je ne dis pas !

— Ah ! si : vous en avez trop dit ! Je vous conjure d'achever et de me révéler toute la vérité



Si mon père, égaré par des raisonnements spécieux, a pu faire quelque injustice, je veux, moi, sa fille, la réparer, et vous seriez vous-même injuste envers les malheureux, si vous ne m'éclairiez pas ! »

Il était homme d'honneur et capable d'entendre ce langage; il parla, il dit des noms : Julia les inscrivit tous, et lorsqu'il eut fini, elle lui dit avec émotion :

« Je vous remercie. Ce que je fais pour ma cousine m'est un immense bonheur, mais vous venez de me révéler un grand devoir : je n'y faillirai pas, dùt toute ma fortune y passer !

— Cela n'ira pas si mal que cela, répondit le vieux notaire; ce que vous voulez faire est noble, et plutôt à Dieu que vous eussiez des imitateurs. Mais, j'en ai peur, votre exemple ne sera pas contagieux.

Julia tint sa promesse : elle fouilla la correspondance de commerce qu'elle n'avait pas lue jusqu'alors, elle fit examiner les livres par un comptable expert et probe que le notaire lui avait fourni, et plus d'une fois, elle soupira, plus d'une fois elle rougit de honte en découvrant ce que l'amour de l'argent peut susciter d'actions basses et cruelles. Mais le baume était près de la blessure; la joie, la surprise de ces créanciers, qui n'espéraient plus recouvrer leurs capitaux, les larmes des veuves, le remerciement qui sortait de ces âmes longtemps ulcérées et qui descendait comme un pardon sur la mémoire de ses parents, cette émotion de probité la consolait et elle ne s'en lassait pas. La présence d'Hélène, leur tendre et profonde amitié la soutenaient aussi dans ce labeur aride auquel elle s'acharnait; l'une et l'autre s'étonnaient qu'on pût avoir sur la terre un bonheur si pur, et, solitaires au milieu de Paris, seules de leur famille désormais, elles se serraient l'une contre l'autre, et se promettaient de ne jamais se quitter. Elles avaient la même foi, les mêmes sentiments tendres et la même hauteur de vue; jamais une dissonance entre leurs cœurs ni leurs esprits, et elles formaient bien des projets pour cet avenir obscur auquel elles demandaient surtout de rester ensemble et de faire en paix le bien que toutes deux avaient rêvé, l'une, dans sa pauvreté, l'autre, au milieu de ses inutiles richesses. Dans cet épanouissement de bonté qui se répandait autour d'elles comme un parfum, ni Madame Gallois, ni Madame Bachelet ne furent oubliées. Hélène avait un souvenir fidèle pour ceux qui l'avaient aimée et protégée, Julia chérissait ceux qui avaient montré de l'affection à sa cousine, et les dons les plus délicats arrivèrent dans ces deux familles. Ambroise même fut satisfait, et Madame Gallois fit exprès le voyage de Paris pour venir remercier ses deux amies.

Le temps s'écoulait : Julia en avait consacré beaucoup au paiement des dettes de son père; elle avait eu de la peine à retrouver certaines familles, la trace des malheureux se perd si vite,

le sillage se referme si promptement sur la barque qui a sombré ! Mais enfin, sa tâche était accomplie, et elle pouvait jouir en pleine sérénité de conscience de la fortune qui lui restait, et dans ce calme bien des images du passé se levèrent.

La mort de sa mère, les graves devoirs sortis de ce cercueil, avaient presque effacé de l'âme de Julia le nom de Maurice; elle s'en souvenait comme on se souvient de ces amours d'enfant, éphémères comme les fleurs, vaporeux comme les fils de la Vierge que le vent emporte sans qu'il en demeure de traces. Une carte de Madame de Sars le rappela cependant à sa mémoire; elle pensa beaucoup à Menton, ce jour-là; l'image de Gaston lui revint, elle songea à ces jours doux et mélancoliques, passés sous ce ciel sans rival, au bord de la mer calme et bleue, à ses rêves d'alors, à son chagrin, lorsque sa mère l'avait emmenée, et elle se dit à elle-même :

« Tout cela pourrait peut-être devenir une réalité; mais ma fortune, qui est diminuée, mais ma santé... N'irai-je pas rejoindre le pauvre Gaston... »

Pourtant, huit jours après, elle reçut madame de Sars; Hélène était auprès d'elle. Madame de Sars embrassa Julia avec émotion; depuis leur dernière entrevue, elle avait perdu son enfant et Julia avait perdu sa mère aussi, lui dit-elle :

« En vous voyant, il me semble que je revois encore mon pauvre Gaston... Vous étiez si bonne pour lui, il vous aimait tant... hélas ! Que de malheurs depuis deux ans ! votre mère, elle, qui se croyait si sûre de l'avenir, la voilà disparue aussi... Vous êtes seule.

— Non, madame, répondit Julia en montrant par un geste et un regard affectueux, Hélène, assise en face d'elle, je ne suis pas seule : permettez-moi de vous présenter ma cousine, ma sœur d'adoption, mademoiselle de Villemandre.

Madame de Sars regarda avec plaisir ce beau visage, et son oreille aristocratique avait entendu avec plaisir ce joli nom. Hélène se mêla un peu à la conversation, les deux cousines furent toutes deux fort aimables : Julia se prêta aux souvenirs du passé, Hélène montra qu'elle n'y était pas étrangère, et madame de Sars, en les quittant, emporta une double image qui se disputait sa préférence : elle ne retrouvait plus Julia telle qu'elle l'avait quittée : la naïveté de l'enfance, la spontanéité des sentiments étaient remplacées par une gravité douce, et à côté d'elle se dressait une figure, plus belle que Julia et à qui son nom antique prêtait un charme auquel madame de Sars ne demeurait nullement insensible.

En rentrant, elle trouva au coin du feu son fils Maurice, qui était en congé; il leva vivement la tête, et dit :

« Eh bien ! chère mère ? Etes-vous contente de vos courses ?

— Mes courses ? Je n'en ai fait qu'une, une



seule visite, à mademoiselle Germain, en deuil comme moi.

— Vous l'avez trouvée ?

— Oui, mais non pas seule ; elle avait auprès d'elle une cousine qu'elle m'a présentée.

— Une vieille cousine ? Un chaperon ?

— Mais du tout, une personne de vingt-trois ou vingt-quatre ans, belle, charmante, et qui porte un nom séduisant.

— Vraiment ! Et comment s'appelle-t-elle ?

— Mademoiselle de Villemandre. En l'entendant nommer, je me suis souvenue de son père, un officier fort distingué, que ton père connaissait.

— Beau nom, en effet, répondit Maurice, et elle le soutient bien ?

— A ravir : c'est une aimable personne, un peu sérieuse, mais qui a beaucoup de grâce. Quant à Julia, elle m'a reçue à merveille, elle m'a beaucoup parlé de notre Gaston, elle a accueilli avec amitié le souvenir de ce cher enfant que je lui apportais, et pourtant...

— Quoi, ma mère ?

— C'est quelque chose d'indéfinissable : Julia est changée : elle est toujours empressée, aimable pour moi, affectueuse même, et pourtant, on dirait que beaucoup d'événements ont passé depuis l'époque où elle se montrait si tendre pour Gaston, et où je croyais lire un secret dans son cœur d'enfant... tout ce passé paraît loin, loin, rejeté en arrière... c'est une impression, si tu veux, mais elle est vive...

— Je vous crois, chère mère, vous êtes très-observatrice. Et vous tenez donc toujours à vos anciens projets ?

— Si j'y tiens ! Mais songe, Maurice, combien ce parti serait avantageux pour toi ; fortune, mérite, affection, tu trouverais tout réuni en Julia. Et même, le bon Dieu a disposé de sa mère qui ne te plaisait pas.

— Non, elle ne me plaisait pas ! dit-il avec énergie, et elle empêchait ma sympathie d'aller vers cette jeune fille. C'était une redoutable belle-mère.

— En expectative ! Elle n'y est plus : Julia est elle-même maintenant ; ne m'accompagneras-tu pas dans ma prochaine visite ?

— Si vous le désirez, chère mère, je suis à vos ordres, mais ce sera bien en pure perte, vous le verrez. Elle se sait riche, et les idées de sa mère auront déteint sur elle.

— Je ne le crois pas, quoique je l'aie trouvée plus réservée, moins intime, moins *famille* que jadis. Sa santé paraît faible : elle est maigrie, elle a les belles et trompeuses couleurs que j'ai vues à Gaston...

Maurice l'embrassa pour lui rappeler qu'il lui restait un fils, et elle lui dit avec expression :

« Je voudrais tant te voir heureux, mon enfant ! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## LA PROIE ET L'OMBRE

(SUITE)

Qu'est donc M. Montrel, ici ? s'écria-t-elle... pour qu'il se permette d'ordonner, et qu'on se permette de lui obéir ?... Il n'est même pas encore mon mari, que je sache ?

— Pardonnez-moi, madame, je redoutais bien plus de vous déplaire que de manquer de déférence envers M. Montrel, mais l'indignation m'a suffoquée... et... et je me suis trouvée mal.

— Vous n'êtes pas si impressionnable d'ordinaire. Vous n'ignorez cependant pas que M. Montrel est la dernière personne que je veuille rapprocher de Marie. Il ne connaît ni son tempérament, ni nos inquiétudes, ni les traitements suivis. Il reprendrait facilement le vieux thème de mademoiselle Poncelet : la vie de famille !...

Comme si la vie de famille était tolérable avec cette grande fille malade, bizarre et compromettante à montrer partout avec soi ?... Comme s'il n'était pas assez douloureux pour mon Aristide d'être du même sang que cette pauvre monomane, sans afficher partout, au dehors et au dedans, cette fâcheuse parenté ? Tous ces motifs vous sont familiers, Heurtebot, et votre faiblesse me récompense mal de ma confiance.

La gardienne baissa humblement la tête, avec l'espoir confus de voir apaiser l'orage.

— J'ai résisté de mon mieux, madame, je le jure, hasarda-t-elle, et mon dévouement à madame est plus ardent que jamais.

— Je n'en juge point ainsi.



— Que faut-il donc promettre à madame pour lui donner confiance ?

— Rien.

— Mais, madame...

— Au moment même où mes ordres auront plus que jamais besoin de recevoir une exécution stricte, pour résister aux empiétements philanthropiques que je redoute chez M. Montrel, votre surveillance, si facile à mettre en défaut, ne saurait me convenir davantage.

Madame Heurtebot se redressa, subitement effarée.

— Madame est mécontente de moi ?

— On—ne—peut—plus—mécontente.

— Et madame me renvoie ?

— Je vous renvoie.

— Oh ! vous n'avez pas réfléchi, madame.

Léonide haussa les épaules.

— Allez chercher Marie... car j'imagine que M. Montrel ne la ramènera pas, ordonna-t-elle.

Madame Heurtebot ne bougea pas. Toutes les mauvaises passions d'un cœur bas s'agitaient sur sa physionomie dure.

— Madame doit bien savoir que le métier que je fais ici ne saurait convenir à tout le monde.

— Allez, répéta madame de Brix.

— J'engage madame à y regarder à deux fois avant de mettre une étrangère dans ses confidences.

Léonide bondit sous la piqure.

— Il ne s'agit pas de confidences à recevoir, mais de soins à donner. Vous pouvez être remplacée. Que votre amour-propre en prenne son parti.

Mais madame Heurtebot sentait augmenter son audace à mesure que ses chances de grâce diminuaient. Elle était de la race des valets obséquieux dont l'insolence dépasse promptement la platitude.

Elle croisa les bras devant sa maîtresse, et la toisant dédaigneusement :

— On me remplacera, soit. On s'en repentira, madame.

— Taisez-vous !... sortez !... cria Léonide chez qui la fureur éteignait la dignité.

— Non, madame, non, fit la gouvernante d'un ton de menace, vous ne me tenterez pas en me renvoyant par caprice. Vous ne tenterez pas le bon Dieu en mettant à ma place quelque créature honnête qui croira remplir un devoir en se faisant votre complice.

L'injure n'était pas prononcée que madame de Brix, blême, hors d'elle, étranglée d'indignation, s'affaissa sur un fauteuil.

Madame Heurtebot enregistra cette première victoire par un sourire écrasant.

— Vous m'auriez crue idiote, reprit-elle, si j'avais accepté comme indispensable ce traitement par l'isolement, par l'ignorance, par la terreur, par l'ennui que vous aviez le grand art de faire ordonner à votre belle-fille par des méde-

cins superficiels. Ceux qui prescrivaient l'opposé perdaient votre confiance.

Léonide voulut l'arrêter par un geste superbe. La gouvernante n'en fit rien.

« A d'autres, pour croire à votre bonne foi ! moi, je crois à votre égoïsme !... Et vous le sentiez bien, quand vous deveniez de plus en plus généreuse à mon égard. Dans votre classe, on ne s'explique pas, on paie. Vous avez très-bien payé, madame.

» Vous aviez un parti pris de séquestration, de violence au besoin ; que m'importaient vos motifs ? Je n'ai pas supposé, comme l'ont fait certains de vos domestiques, que cette petite existence nuisait à la fortune de votre fils, la seule chose que vous aimez en ce monde, après vous-même, et que vous ne seriez point fâchée de la voir disparaître plus vite, grâce à la séparation éternelle d'avec la société, que vous lui imposiez. Non, non, c'eût été dangereux... et bête, cela ne se voit plus que dans les romans.

» Tout simplement, vous êtes femme à la mode, jolie femme, et les hommages vous font plaisir. Le monde vous recherche, et vous y avez cherché un second mari plus riche que le premier. Tout cela concorde mal avec une malade à entourer d'amour maternel, de soins tendres, des distractions et des influences de la vie commune. Quelle gêne !... quel fardeau !... quelle torture !... Vous l'avouez inconsciemment. Vous me le disiez tout à l'heure. Vous vous êtes si bien enveloppée dans votre monstrueuse personnalité que vous ne voyez plus le crime.

» Madame, il y a crime à séquestrer une jeune fille pour en débarrasser votre chemin !... à repousser tous les avis de la science disant « elle peut guérir » pour vous en tenir aveuglément au témoignage brutal d'un seul qui a dit, au début, « elle ne guérira pas. » J'ai vu tout cela, j'ai compris qu'il valait mieux me taire !... il fallait bien gagner ma vie ! J'ai fini, paraît-il de manger le pain du château... Adieu, madame. »

Elle attendit un mot, un regard, la terrible accusatrice ; rien ne vint, le mépris glaçant la colère dans le cœur de Léonide.

Elle fit alors un grand salut ironique, que l'habitude rendit moins irrespectueux qu'il n'avait l'intention de l'être, et s'en alla, avec toute la majesté dont sa robuste corpulence était capable.

Quand elle eut disparu, M. Montrel s'approcha de madame de Brix. Il était pâle ; il tremblait.

« Est-ce vrai ? » demanda-t-il d'une voix profonde comme celle d'un juge.

Léonide poussa un cri terrible et se rejeta en arrière comme à la vue d'un spectre.

« Est-ce vrai ? » répéta-t-il, sombre et implacable.

— Vous étiez là ? balbutia la jeune femme effarée.

Il murmura, perdu dans ses sensations douloureuses :



— « Celle que vous aimez n'est pas bonne ! »

Au cri de Léonide, des domestiques étaient accourus, bien qu'ils eussent désappris le chemin de cet appartement. Elle les renvoya du geste.

Marie venait d'entrer aussi. Au bouleversement des visages, elle crut deviner que sa pauvre petite personne était en jeu, et se glissant à genoux entre sa belle-mère et son nouveau protecteur :

« Ne m'abandonnez pas ! dit-elle à M. Montrel.

— Ne soyez pas fâchée... je ne dirai rien... jamais ! » ajouta-t-elle craintivement en cherchant le regard de Léonide.

Celle-ci ne bougea pas. Elle n'était ni sourde, ni évanouie ; elle combinait un plan ; elle cherchait une réponse.

Le plan ne se dessinait pas, devenu difficile à improviser après la très-judicieuse analyse de ses faits et gestes qui ressortait des véhémentes accusations de la gouvernante.

La réponse ne venait pas non plus. Que répondre à celui qui savait ?

La parole humble et terrifiée de Marie acheva de porter la conviction dans l'âme de son défenseur. Légèreté, égoïsme, manque de cœur !.. il lisait à son tour dans l'âme de la jeune veuve.

Celle-ci prit le parti d'ouvrir les yeux, en respirant avec difficulté.

« Vous m'avez tuée !.. » articula-t-elle d'un accent lamentable tout rempli de touchants reproches.

En tout autre instant, M. Montrel eût été fort troublé. Les révélations qui se faisaient jour autour de lui sur le caractère inexorable et le féroce égoïsme de sa fiancée ne laissaient plus de place aux sentiments tendres dans son cœur où se creusait un abîme.

« C'est vous, Léonide, qui avez tué mon amour ! » répondit-il avec une tristesse infinie.

A cette parole émue, la jeune femme agitée d'une terreur réelle, crut ressaisir son empire. Un sourire hésitant éclaira ses traits bouleversés ; sa voix devint suave :

« O mon ami !.. vous ajoutez foi aux paroles d'une servante chassée !.. aux divagations d'un petit cerveau malade !.. Je vous croyais plus logique... hélas ! je vous avais cru plus confiant ! »

Elle espérait une effusion. Eugène restait de marbre, les yeux fixés sur Marie, ne les en détachant que pour parcourir cette pièce sombre d'un regard indigné. Quand il rencontra la cellule, il tressaillit.

« Vos docteurs voyaient faux, dit-il d'un ton sévère. Un cœur maternel les eût éclairés, madame.

— J'ai cru à la science de la Faculté, monsieur.

— Elle ne vaut pas celle du cœur.

— C'était un lourd héritage...

— Que vous avez su rejeter.

— Et qui m'a coûté, pourtant, bien des nuits d'insomnie.

— Vous n'y paraissiez point songer dans vos heures de fête.

— Je ne pouvais me réduire, pour elle, à la réclusion.

— Il vous était plus facile de l'y condamner seule.

— J'ai pu me tromper... qui ne se trompe ?

— Une femme vraiment bonne... vraiment femme.

— Qu'eût-il donc fallu faire, je vous prie ?

— L'aimer.

Il attira Marie près de lui par un geste fraternel.

« Il vous a manqué l'affection, pauvre petite. Elle ne vous fera plus défaut. A côté des liens de la famille, souvent bien insuffisants, peuvent se nouer ceux de la sympathie... du dévouement.

— Vous êtes bon, vous, monsieur, dit la jeune fille.

— Vous ne souffrirez plus. Je vous défendrai, mon enfant. »

Léonide se dressa sur ses pieds et, d'un bond, se plaça entre eux. La colère l'emportait une fois encore sur la politique, et d'un ton superbe :

« La défendre, monsieur ?.. et de quel droit ? Qu'êtes-vous à ma belle-fille ?.. Que lui serez-vous jamais ?

— Son protecteur.

— Elle n'en a nul besoin, tant que sa belle-mère et son tuteur existent.

— Ah !.. son tuteur !.. répéta l'ingénieur frappé d'une idée subite.

— Son tuteur, oui, qui ne m'accuse ni d'égoïsme, ni de sécheresse de cœur, et me confie avec sécurité sa pupille.

— Soit, madame. Je respecte les droits du tuteur.

— Quant à moi, monsieur, s'il me faut descendre jusqu'à une justification...

— Non, madame... hélas ! elle serait inutile.

— Inutile !.. mais c'est atroce, cela !.. Que suis-je donc pour vous, maintenant ?

— Une idole abattue ! » répondit-il d'une voix sombre.

Elle sentit la nécessité de sortir avec dignité de cette impasse. Sa tête hautaine prit une pose altière ; toute l'aigreur de son être passa dans son accent.

« Monsieur, dit-elle, vous ne supposez pas, je pense, pouvoir être désormais autre chose qu'un étranger... je veux bien ne pas dire un ennemi... dont la présence à Brix, une heure de plus, serait une nouvelle injure ? »

Devant ce droit irrécusable, Eugène quitta la main de Marie, s'inclina gravement devant les deux femmes et sortit avec lenteur.

La jeune fille, perdant en lui sa suprême espé-



rance, jeta un sanglot déchirant et courut cacher son visage en pleurs dans les coussins du lit.

D'un œil plein d'éclairs, madame de Brix regarda s'éloigner le jeune homme qu'elle bannisait. C'étaient son ambition, sa fortune, son bonheur, qu'elle banissait en lui.

La rage tombait déjà. Le regret naissait, amer, infini. Elle s'effondra sur un fauteuil, croisant sur sa tête, par un geste éperdu, ses mains désespérées, en murmurant avec une désolation sans bornes :

« Oh !... mes beaux millions perdus !... »

## XV.

Monsieur Montrel prit gîte jusqu'au lendemain à l'auberge du village, dépistant la curiosité des oisifs du pays par une journée complètement passée dans les bois, et ne revenant qu'à nuit close chercher à l'hôtellerie un repos qu'il ne put goûter.

Le motif de sa présence dans ce lieu plein de souvenirs pénibles, était de ceux qu'il considérait comme un devoir sacré.

Ursule ne devait pas descendre à sa dernière demeure sans qu'il lui rendit le suprême hommage de son respect attendri. Cette douce créature effacée avait eu pour lui le mystérieux attrait de la souffrance et de la faiblesse.

Plus jeune, il l'eût aimée, protégée, consolée, comme il aimait, protégeait et consolait Marie. Elle avait passé bien inconnue dans ce monde, faisant le bien dans la limite restreinte de ses ressources, donnant tout ce qu'elle possédait et se faisant scrupule de coûter quelque chose à sa sœur quand, dans sa maigre bourse, les pauvres ne trouvaient plus rien.

Elle avait servi Dieu par la résignation et la prière, par l'indulgence et la bonté. Il avait eu les prémices, l'épanouissement et les derniers battements de son cœur.

Rien n'avait terni la pureté de cette âme vierge, chrétienne et noble. Rien, pas même le souffle du désir ou du regret. Où la Providence l'avait placée, elle était demeurée sans murmure.

Si, dans la vie, elle ne posait qu'un pied hésitant, si ses yeux sans regards ne pouvaient la guider dans sa marche, elle avait avancé sûrement dans la vie morale et religieuse, aux rayonnantes clartés d'en haut.

C'était donc cette âme bénie, plus devinée par la sienne qu'on n'eût pu le croire dans le peu de durée de leurs rapports, qu'Eugène voulait saluer une fois encore avant de quitter Brix pour toujours.

Le lendemain, parmi les nombreux invités des environs qui accompagnaient Ursule Poncelet à sa dernière demeure, le commandant, qui conduisait le deuil, remarqua l'ingénieur, à l'écart, morne et recueilli.

Son visage ravagé portait la trace d'une profonde douleur, qui, par delà ces funérailles, décollait d'une source plus intime.

M. de Rollezan ne savait encore qu'une chose ; un nuage s'était élevé entre les deux fiancés. Cela suffisait à doucement l'épanouir. Si ce différend tournait à l'orage, quelle joie !.. Et s'il se résolvait en rupture ?.. alors l'avenir se rouvrirait pour le vieil officier persévérant.

Ce ne fut donc pas sans appréhension qu'il étudia la conduite du jeune homme, ni sans ravissement qu'il le vit, au sortir de la cérémonie, reprendre la route de Paris, bien qu'un grand déjeuner fût servi au château, suivant l'usage local.

Du reste, il eut la réserve de n'adresser aucune embarrassante interrogation à sa cousine. Elle dut lui en savoir gré, bien que tout à fait décidée à ne rien expliquer.

Un soir seulement, où le nom de M. Montrel tomba dans la conversation comme un son discordant de cloche fêlée, la jeune femme daigna laisser sortir de ses lèvres, desséchées par le dépit, cette appréciation fantaisiste :

« M. Montrel !.. vous me disiez un jour, je crois, qu'il y avait en lui de l'Amadis des Gaules mitigé par du Grandisson... Je ne sais vraiment pas ce qui le rend plus insociable du Grandisson ou de l'Amadis !

.....

Eugène Montrel portait le deuil de son illusion la plus chère. Il avait entendu ; il avait vu. Le doute même était mort. Les mystères, les réticences, les mots énigmatiques, rien ne demeurerait dans l'ombre.

« Elle n'est pas bonne !... Cœur glacé !... » Tels étaient les deux mots fatidiques qui, résonnant sans trêve dans son âme triste, y sonnaient le glas de son rêve éteint.

Eugène, sans même s'accorder le temps de l'apaisement, après une crise si violente, ne voulut songer qu'à Marie.

Chez le notaire de la famille il apprit le nom de son tuteur. C'était un M. de Beauplan, oncle à la mode de Bretagne de la jeune fille, du côté maternel, gentilhomme campagnard qui résidait toute l'année dans ses terres de Bourgogne.

Plein de confiance en madame de Brix, quelque peu insouciant par nature, et répugnant au moindre dérangement comme un vieillard attaché au sol natal, le tuteur s'était endormi dans la plus entière sécurité à l'égard de sa pupille qu'il n'avait point vue depuis bien des années.

Eugène, muni de ces renseignements, parti pour Beaune ; aux environs s'élevait, modeste d'aspect, et confortable d'installation, le petit château de Beauplan.

Le gentilhomme avait appris vaguement le projet de second mariage de madame de Brix et



sans doute crut-il que le voyage du jeune homme était un acte de déférence pour lui en apporter officiellement la nouvelle.

L'ingénieur dut le détromper, lui expliquer brièvement que ces projets étaient rompus, irrévocablement rompus, et, sans entrer dans des accusations qui répugnaient à son caractère, le prier de prendre à sa pupille un intérêt plus effectif.

« Marie de Brix ?.. Je la sais en si bonnes mains !.. s'écria-t-il.

— Sa belle-mère se fait évidemment des illusions graves sur les soins nécessités par cette santé délicate. Un changement de lieu, un entourage nouveau sont indispensables à son rétablissement. Ma conviction s'appuie, monsieur, sur des faits irrécusables.

— Un changement de lieu... d'entourage... mais, monsieur, ce serait l'enlever à madame de Brix ?

— Si madame de Beauplan consentait à offrir à cette enfant malade, l'hospitalité... l'affection... l'indulgence compatissante..»

Le gentilhomme, étonné de cette ouverture, se récria vivement ; non qu'il fût personnellement opposé au conseil, au moins étrange, qui lui parvenait ainsi de prendre auprès de lui sa pupille, mais parce qu'il sentait devoir irrémédiablement blesser la veuve de son parent en lui donnant une telle marque de défiance. Et, d'ailleurs, puisque M. Montrel n'entendait pas s'expliquer davantage, quel motif alléguer pour légitimer une mesure aussi inattendue ?

« Allez à Brix, monsieur ; » répondit simplement et fermement Eugène. Entourez-vous des lumières de la science, dégagez-vous du parti pris qui règne autour de mademoiselle Marie, étudiez par vous-même l'erreur profonde qui paraît présider à son éducation morale et physique, et je suis certain que le résultat de votre visite sera tout justement celui que j'ai l'honneur de solliciter aujourd'hui. »

M. de Beauplan, alarmé de cette insistance, frappé de l'extrême loyauté, aussi discrète que persévérante à laquelle l'ingénieur semblait obéir, promit de suivre au plus tôt l'avis qu'il venait de recevoir.

Eugène se retira donc, mortellement triste, mais satisfait d'avoir essayé courageusement tout ce qu'il était possible de tenter, dans sa position pour le bonheur de Marie.

M. de Beauplan, néanmoins, ne se fût point trop hâté de remplir sa promesse, tant la démarche qu'elle impliquait offrait un côté délicat, s'il n'avait reçu le soir-même de la visite de M. Montrel, une lettre haineuse et brutale qui jetait un jour vif sur cette question non expliquée.

Madame Heurtebot, imprudemment renvoyée, se vengeait à sa manière, racontant en détail, sans ménager les termes, le système de crainte et

d'isolement dans lequel on avait élevé mademoiselle de Brix.

A travers les accusations furibondes de la gouvernante, un esprit juste démêlait facilement le sophisme de Léonide. Persuadée que l'enfant était inguérissable, par suite du fatal héritage maternel, elle s'était bornée à éteindre sa jeunesse dans la solitude du château, plutôt que de l'exposer aux clartés de la vie commune qui eussent ébruité rapidement une infirmité dont souffrait son orgueil.

Madame de Brix avait écarté surtout la touchante malade du sein de la famille, parce que, n'éprouvant pour elle qu'une froideur voisine de l'inimitié, elle redoutait pour son cher Aristide, son influence dans le présent et les propos du public dans l'avenir. Sa position, son mariage pouvaient être entravés par ce seul mot : « Sa sœur est folle ! » On avait chance de la faire oublier en l'enfermant, non dans une maison de santé, plus compromettante encore, mais dans l'intérieur de sa propre demeure.

Marie, éloignée, détestée, naturellement nerveuse et mobile, était devenue irritable, sauvage et morose. Madame Heurtebot, à laquelle tous droits appartenaient sur son élève, n'appréciait pas les avantages de la douceur. Elle y substitua la force, cherchant d'instinct, par l'entraînement de sa nature, à briser plus qu'à corriger.

Il y avait eu des scènes de cris, de violences, qui donnaient raison au système employé. Et l'on administrait des douches à la pauvre fille qu'une caresse eût rendue paisible comme un agneau.

Enfin, madame Heurtebot, heureuse de rompre toutes les digues de sa longue discrétion, terminait sa volumineuse épître par le récit circonstancié de la terrible scène qui avait brusquement dénoué les relations de M. Montrel et de madame de Brix.

M. de Beauplan partit le lendemain.

Son arrivée produisit à Brix l'effet du premier obus tiré dans la campagne. C'était la guerre engagée.

Léonide pleurait ses millions envolés avec l'âpreté d'une âme avide ; absorbée par les projets fantastiques qu'elle échafaudait pour les reconquérir, elle n'avait encore pris aucune mesure efficace pour parer l'indirecte menace que M. Montrel avait laissé sous-entendre. Le tuteur !... il avait bien parlé du tuteur. Eh bien ! quand il plairait au gentilhomme campagnard d'écrire du fond de sa province, pour être renseigné sur sa pupille, on verrait à lui répondre. Le malheur n'était pas là. Le malheur... le seul... le vrai... l'immense malheur, c'était d'avoir laissé pour la seconde fois, dans sa vie, glisser dans ses mains, deux millions qui s'offraient à elle !...

Marie avait été réintégrée dans son appartement avec une femme de chambre qui ne reçut pas d'instructions particulières et dut se borner à



la servir, en attendant qu'un nouvel ordre de vie eût été réglé pour la jeune fille.

Léonide se réservait d'aviser un peu plus tard. Mademoiselle de Brix gagnait à cet arrangement un peu plus de liberté, un peu moins de silence, car la curieuse femme de chambre usait toute son habileté à provoquer les confidences de sa jeune maîtresse sur une série d'événements dont il lui était permis de côtoyer seulement un des aspects.

Peines bien superflues. Marie pleurait sa radieuse espérance entrevue, disparue déjà, et, sans doute, pour jamais.

M. de Beauplan, en traversant Paris, s'était fait accompagner du docteur X..., un ami de sa famille, jeune encore, dont la réputation comme alléiste avait pris, depuis quelques années, un prodigieux développement.

La netteté de son coup d'œil, la sûreté de son pronostic, avaient rendu l'espoir à bien des familles, et fait entrer bien des infortunés dans la voie de la guérison.

En les apercevant tous deux, franchissants sans être annoncés la grille du château, Léonide eut un accès de dépit si violent qu'il faillit tourner à la suffocation.

A peine informée de l'objet de cette visite extraordinaire dont M. de Beauplan, mauvais diplomate, ne sut pas lui adoucir la crudité, la jeune veuve ordonna pour toute réponse de faire descendre mademoiselle de Brix.

Le docteur s'y opposa, désirant voir la jeune fille chez elle, dans son milieu habituel. Il fallut se soumettre, non sans révolte intérieure, à cette prétention.

En reconnaissant son tuteur, qu'elle n'avait cependant pas vu depuis son enfance, Marie vint à lui, surprise, avec un sourire timide, comme si la permission d'être ouvertement heureuse de sa présence lui manquait pour le témoigner mieux.

Le docteur X... ne lui inspira pas l'effroi qu'elle ressentait, d'ordinaire, à la vue d'un étranger. Sa physionomie refléta même une sorte d'étonnement joyeux.

« J'ai déjà vu mademoiselle... à Paris... il y a longtemps, dit le docteur.

— Oui, dit Marie, je me souviens.

— Mes prescriptions ont-elles été suivies ?

— Oh ! dit Léonide d'un ton sec, nous avons dû les abandonner.

— Elles étaient simples, pourtant : la vie de famille, la culture de l'intelligence, le développement du cœur.

— Les résultats ont été déplorables, » déclara froidement la veuve.

Le son de voix de sa belle-mère paraissait troubler Marie, comme un souvenir ou une menace, ce que voyant, le docteur fronça le sourcil.

Les visiteurs étaient assis dans la vaste pièce aux brunes tentures, la jeune fille debout devant eux, silencieuse, émue. Son tuteur l'attira dans

ses bras, caressa d'un baiser paternel le front penché sur son épaule, tandis que le docteur l'examinait.

Alors vinrent les questions sur son genre de vie, ses occupations, ses plaisirs. Léonide ayant voulu répondre, le docteur la pria de n'en rien faire, avis qu'elle reçut avec un geste dédaigneux.

Encouragée, sans qu'elle s'en rendit bien compte, par la main caressante de son tuteur qui tenait la sienne, Marie répondit d'une voix basse et distincte, qu'elle vivait dans cette pièce, en toute saison, seule avec une dame âgée ; qu'elle sortait seulement dans le parc, à l'aube ; ne lisait jamais, ne travaillait jamais, n'avait d'autre plaisir que l'amusement d'un jeune chat, cadeau de mademoiselle Ursule.

« Et avant le chat ? interrogea le docteur.

— Rien ! fit-elle.

— Et votre éducation ?

— Elle est à faire, monsieur.

— Et que faites-vous, le long du jour ?

— Je pense, répondit-elle en fixant ses yeux immenses, profonds et tristes sur son interlocuteur. »

On entendait les doigts de Léonide battre fiévreusement une marche fantaisiste sur les bras de son fauteuil.

Le docteur se leva, fit le tour de la chambre, compléta par des questions plus directes son examen mental, et s'approchant tout à coup de la jeune femme :

« Madame, dit-il, on s'est mépris sur l'état intellectuel de cette jeune personne. Elle n'est ni assez monomane pour ne pouvoir être instruite comme ses pareilles, ni surtout assez exaltée pour être privée de la société des siens.

— Docteur, répondit prestement Léonide, vous ne la voyez ni dans ses accès de larmes, ni dans ses lubies de chant, ni dans les crises de révolte qui ont nécessité les mesures prises à son égard.

— Je les admetts. Elles peuvent s'atténuer et disparaître, étant moins la suite d'une altération mentale chronique que le résultat d'une compression pénible à sa libre nature.

— Que faut-il faire ? demanda M. de Beauplan.

— Donnez à cette enfant de seize ans, de l'air, de la gaieté, de la musique, des maîtres, des amies, et, mieux que cela, une affection sincère ; qu'elle la sente..., y croie..., désire s'y appuyer. Qu'elle puisse se confier... se donner... qu'elle puisse répandre dans des cœurs dévoués ce qu'elle concentre de sentiments intimes, et dans des occupations variées l'activité malade, comprimée par la force, qui me paraît l'unique signe extérieur d'une impressionnabilité constitutionnelle.

— Mais, docteur, au point de vue médical?... insista le vieux gentilhomme.

— Faites simplement ceci, et dans un an Mademoiselle de Brix sera une charmante fille, déve-



loppée moralement et physiquement, sur le compte de laquelle on regrettera d'avoir été si longtemps induit en erreur.

— Eh quoi!.. docteur, c'est là toute votre ordonnance? insista Léonide.

— Absolument toute, madame. »

Il s'inclina froidement pour prendre congé. Monsieur de Beauplan l'accompagna jusqu'à sa voiture, car les nombreux clients parisiens du docteur ne lui permettaient pas de consacrer à la province plus que l'intervalle de deux trains.

Puis il revint à la prison dont venaient de tomber les grilles. Léonide terrifiée et vaincue ne l'avait point encore quittée.

« Madame, dit M. de Beauplan, en s'asseyant près d'elle, j'ai eu le tort de négliger beaucoup mes devoirs de tutelle; j'en suis grandement puni. Permettez-moi de réparer cette faute en me confiant désormais Marie. »

Il avait fait un grand effort, le digne homme, pour mener à bien cette formule polie. Son tempérament l'eût entraîné à parler de façon bien différente.

Léonide sentit le coup, malgré la douceur de la forme, et crut habile de jouer l'étonnement.

« Vous!.. à votre âge?.. Eh pourquoi donc, monsieur, prendre une charge que je ne récusais pas? »

— Je pourrais vous répondre, madame, que c'est indispensable, que le passé montre la nécessité pour moi d'intervenir. Mais je préfère, laissant dans l'ombre mon autorité de tuteur trop longtemps oubliée, vous prier amicalement de remettre votre belle-fille aux mains de madame de Beauplan.

— Ainsi, vous me jugez impropre au nouveau système de traitement qu'il faut inaugurer pour elle?.. J'ai pu me tromper, monsieur, ou être trompée.

— Je veux donc réparer les suites de cette erreur, dit-il avec un sourire ambigu, et transporter ma pupille dans un paysage nouveau, cadre d'une vie nouvelle. J'ose espérer, madame, que vous ne vous y opposerez pas davantage.

— Et si je résistais à cette prétention? »

— J'ajouterais au témoignage de mes yeux un autre témoignage, aussi convaincu, et moins indulgent que le mien.

— Ah!.. Vous avez vu M. Montrel! » exclama-t-elle avec véhémence.

M. de Beauplan s'inclina.

Léonide l'avait pressenti : toute lutte devenait inutile contre cet homme droit, inflexible, derrière lequel se dressait l'ombre accusatrice de celui qui avait été son fiancé.

Elle se tourna brusquement vers la jeune fille.

« Voulez-vous aller habiter près de votre tuteur, Marie? »

Celle-ci fit un léger cri de joie, et, toute éper-

due, se jeta dans les bras du digne homme qui l'embrassa, les larmes aux yeux.

« Je vais faire préparer les bagages de mademoiselle de Brix, dit Léonide avec hauteur, et j'aurai l'honneur, monsieur, de vous la remettre, suivant votre droit et son désir. »

Elle sortit, le front levé, la rage au cœur, humiliée au fond de son être et plus altière que jamais.

Le soir-même, M. de Beauplan emmenait Marie loin du château où s'était écoulée sa jeunesse désolée. Elle se tenait serrée contre lui, comme un oiseau frileux sous l'aile qui le réchauffe.

## XVI

La succession de l'oncle Léon Piélard fut une diversion forcée au morne chagrin de M. Montrel. Il s'imposa la tâche de visiter une à une toutes les propriétés dont il devenait possesseur, non pas qu'il attachât un grand prix à cette fortune soudaine : elle avait perdu son charme le plus enivrant puisqu'il ne la pouvait plus déposer aux pieds de Léonide; mais il espérait, par ces voyages, ces fatigues, l'intérêt de la nouveauté, endormir ses souvenirs, amoindrir ses regrets.

Ils étaient profonds et cruels. Du sentiment que lui avait inspiré la jeune veuve, dataient les meilleures joies de sa vie. Ce sentiment avait résisté à la certitude de la voir frivole et coquette, au doute de la croire ambitieuse et vénale; mais il s'était brisé en découvrant que Léonide n'était pas bonne.

Une femme qui n'a pas cette adorable qualité, la bonté, est un contre-sens inexplicable et si rare, que l'indiscutable évidence avait seule pu détruire sa chère illusion.

Et maintenant, il la pleurait.

Cette année entière fut consacrée à la prise de possession minutieuse de son héritage dont il s'exagérait volontairement l'obligation.

Maisons, fermes et bois eurent au bout de ce temps perdu tout privilège dérivatif. Il partit pour l'Italie, ne se sentant ni le désir de traîner à Paris une vie sans but, ni le courage d'affronter une rencontre possible avec l'idole brisée dont plus rien ne restait debout.

La troisième année le trouva à Saint-Pétersbourg, aidant de ses encouragements et de sa bourse toujours ouverte, de jeunes artistes français dont ces latitudes glaciales tentaient le talent. Les artistes réussirent, reprirent leur vol et l'oublièrent. Il ne leur en voulut pas.

Le quatrième hiver le vit à Constantinople, étudiant les langues orientales, les mœurs bizarres et la civilisation sommaire de ce peuple énigmatique.

Il songeait à se remettre au travail. Le travail perdait son charme depuis que le chagrin l'avait touché. Autrefois, plus ferme, moins atteint, le travail l'eût consolé.



Néanmoins, la vie nomade le lassa plus vite encore que son activité sans résultat. La France lui manquait. En 1860, il y rentra, évita Paris et se dirigea vers la Bourgogne.

Personne ne l'y appelait; nul ne l'y désirait sans doute. Il voulut revoir la pauvre innocente enfant, cause involontaire de sa suprême désillusion!.. et se donner la satisfaction de constater le bien qu'il lui avait fait, à elle, en brisant sa croyance et son bonheur à lui.

Il atteignit Beauplan vers la tombée du jour, dans une disposition d'esprit mélancolique devenue habituelle. On le fit entrer dans un grand salon désert, dont toutes les fenêtres largement ouvertes laissaient pénétrer les suavités du printemps.

Harmonieusement y venaient mourir les sons éloignés d'un piano. Une voix inhabile, mais fraîche et jeune, s'y mêlait par intervalle.

Eugène prenait à l'écouter un plaisir vague, tout en feuilletant les albums, les journaux et les magasins dont la table du centre était surchargée.

Cette voix tendre et voilée le reporta soudainement à l'époque heureuse de sa vie.

« Hélas! soupira-t-il, avec une involontaire amertume, que suis-je venu chercher ici? »

M. de Beauplan, qu'un domestique venait de prévenir, entra, le front épanoui, la main tendue. Rien ne pouvait être plus aimable, plus cordial, ni meilleur au cœur d'Eugène que cet affectueux accueil.

On le connaissait si peu!.. on l'avait vu à peine. On paraissait l'aimer!

Madame de Beauplan, qui survint, témoigna non moins de satisfaction, non moins de simplicité que son mari, quand le jeune homme lui fut présenté.

Il aurait pu se croire transporté chez ses parents, lui, privé des joies de la famille!.. l'impression en fut si vive qu'il le dit avec abandon.

« C'est que nous avons appris à vous estimer, à vous apprécier, dit la bonne dame.

— Nous savons le dévouement que vous déployez pour vos amis, ajouta le vieux gentilhomme..

— Je vous regarde volontiers comme de la famille, reprit madame de Beauplan.

— Depuis le bonheur que vous y avez fait entrer, acheva son mari.

M. Montrel les contemplait tour à tour, une question brûlante aux lèvres, des interrogations pleines les yeux.

— Ce bonheur... c'est Marie! exclama l'excellent homme.

Eugène murmura je ne sais quelle phrase dénuée de sens, tant l'attente lui devenait pénible.

— Vous allez la voir!... la voilà! » s'écria la vieille dame avec un empressement joyeux du meilleur augure.

Depuis quelques minutes, le piano se taisait; la douce voix n'arrivait plus au salon.

La porte s'ouvrit lentement, laissant apparaître une grande jeune fille brune, dans laquelle Eugène reconnut Marie bien plus avec son cœur qu'à l'aide de ses souvenirs.

Marie changée, embellie, guérie!... on le devinait au premier regard. Au second, on l'admirait déjà. La taille souple et forte, la poitrine élargie, les épaules tombantes, le teint rose disaient la santé. Les yeux brillants, le front calme, la sérénité du visage disaient l'intelligence.

« Marie! » s'écria M. Montrel en réprimant mal le premier élan qui l'entraînait vers sa petite protégée, les bras ouverts comme un frère.

Elle le regarda, ouvrit tout effarés ses yeux immenses, dont le velours s'humecta de deux grosses larmes, et devint pâle... pâle, comme en ses mauvais jours d'autrefois.

« Mon Dieu!.. Qu'as-tu donc?... Marie?... Ma petite Marie? » exclama la vieille dame effrayée.

Mademoiselle de Brix se raffermir sur ses pieds chancelants, et sourit. Jamais plus adorable sourire de bonheur sur plus angélique visage!

— Ce n'est rien! balbutia-t-elle, la surprise... et... la joie!

— O chère!.. chère enfant! Est-il possible que ce soit vous? reprit M. Montrel avec une émotion profonde.

— Ah! oui, c'est moi!... c'est moi, transfigurée!.. sauvée!.. répéta-t-elle avec une explosion d'allégresse et de gratitude où se répandit tout son cœur. C'est moi!.. telle que m'ont faite la délivrance que je vous dois, à vous, Monsieur, et l'amour qu'ils m'ont tous deux si généreusement donné! »

Ce disant, elle tendit au jeune homme sa main fine, et s'appuya tendrement à l'épaule de madame de Beauplan, pendant que son regard expressif allait caresser les cheveux blancs de son tuteur.

C'était un délicieux tableau, d'une grâce idéale et d'une pénétrante sensation. C'était aussi le vivant *Te-Deum* de la reconnaissance.

« Que Dieu soit béni dans son œuvre! » prononça gravement Eugène.

.....

L'histoire de Marie n'était ni longue ni difficile à conter. Elle remplit cette première soirée de causerie. Madame de Beauplan se plaisait à dire combien sa petite malade avait été docile à conduire, douce à instruire, prompte à se faire aimer. Tout frappait son intelligence, tout impressionnait son ardente nature, tout charmait son cœur.

Les bizarreries, la mobilité fébrile, qu'on avait remarquées en elle, n'étant plus excitées par la terreur ou réprimées par la contrainte, s'étaient changées en laborieuse activité.



La lecture la passionnait; le travail manuel lui était un plaisir. Son éducation progressait à miracle. Ayant tout à apprendre, elle ne s'était épouvantée de rien. Comme jadis, enfant, elle marchait au danger sans calculer, maintenant elle allait à l'étude sans défaillance.

Il fallait modérer cette dévorante soif d'instruction, et régler les impatiences de cette nature exubérante. La tâche était rendue douce par la soumission de la jeune fille.

Sa sauvagerie, qui n'avait été peut-être que l'exagération d'une fierté blessée, devenait une dignité charmante dans ce milieu paisible et riant.

Sa jeunesse décolorée refleurit, comme une plante vivace dans un terrain propice, à l'ombre de cette tranquille et généreuse vieillesse.

Quelques années à peine avaient passé sur la séquestration de Brix et la raison, la santé, s'épanouissaient radieusement chez l'enfant ingué-rissable, condamnée par Léonide et madame Heurtebot.

Miséricorde divin! Que l'enfant guérie bénissait ardemment votre main! Quel cantique mon-tait de son âme au souvenir de tant de bienfaits, quand elle respirait, libre, heureuse, aimée, en toute paix, en toute espérance, dans la chère maison de son repos!

Le séjour d'Eugène Montrel ne fut qu'une suite d'entretiens charmants, intimes, où le grand cœur, simple et généreux de ses hôtes, le caractère attrayant de Marie se dévoilaient à toute heure.

Jours calmes et consolants qui le rafraîchirent et l'apaisèrent! Il ne s'éloigna qu'à regret de cette hospitalière demeure, pour rentrer dans ce qu'il appelait sa Thébàide parisienne; mais il emportait comme un trésor une invitation pres-sante d'y revenir souvent et longuement.

A cette invitation, cordialement sincère, ma-demoiselle de Brix avait ajouté l'éloquence affec-tueuse de son regard qui priait, mieux que la parole, son cher protecteur.

Comment s'étonner qu'il revint?... Malgré la distance, trouvant à chaque voyage un plaisir plus vrai dans la société des deux époux, un charme plus pénétrant dans la présence de l'ai-mable jeune fille?

Elle n'avait conservé qu'une trace visible de la longue maladie nerveuse du passé. C'était un furtif tremblement quand le nom de Léonide re-venait dans les hasards de la conversation. Quant à celui de madame Heurtebot, il n'était plus jamais prononcé.

Revoir madame de Brix eût été une épreuve dangereuse pour sa délicate organisation. Mon-sieur de Beauplan la lui épargna, en faisant seul les démarches nécessaires au règlement des inté-rêts de sa pupille. Il les prenait à cœur, l'excel-lent homme, avec une ardeur d'autant plus vive que le remords se mêlait à tous ses souvenirs.

Que n'avait-il surveillé par lui-même — ce qui était, après tout, son droit de tuteur — l'éducation, la santé, le bonheur de la jeune fille?... Il fallait que celle-ci le rassurât par les meilleures cares-ses, lui assurant que cette dure épreuve lui fai-sait savourer au centuple les joies du présent, pour que le vieux gentilhomme osât se pardon-ner à lui-même sa confiance fourvoyée.

La majorité de mademoiselle de Brix survint à cette époque. Le mauvais rêve, dissipé depuis longtemps, ne laissait même plus un nuage flot-ter sur son large front, rayonnant de pensées riantes et de chrétiennes grâces.

Autrefois, dans la souffrance, elle avait appris d'Ursule les consolations de la prière. De son cœur naïf montait chaque jour un cri d'appel et un soupir de résignation. Aujourd'hui, l'intime allégresse qui débordait en elle se traduisait par la prière encore, aussi naturelle aux âmes d'élite que le souffle à la poitrine humaine.

Lorsque vint la signature des comptes de tutelle, le commandant de Rollezan prit la peine d'apporter lui-même à Beauplan les titres de propriété, les valeurs diverses demeurés jusque-là dans les mains de Léonide.

Il y joignait une cassette où madame de Brix avait minutieusement réuni les diamants, les bijoux de famille, quelques miniatures, entre autres un médaillon représentant dans l'éclat de sa jeunesse l'infortunée mère de Marie.

Défunt M. de Brix conservait pieusement cette dernière relique d'un bonheur qui fut très-court et très-troublé. Mais, par une paternelle délica-tesse, il évitait de placer sous les yeux de sa fille l'extrême ressemblance dont la nature l'avait douée avec la belle et malheureuse jeune femme.

Léonide n'imita pas cette réserve, dont elle n'ignorait nullement le charitable motif. Sa main précautionneuse plaça le médaillon au premier plan des bijoux, de façon qu'en ouvrant la cas-sette, le regard de la fille dût tomber forcément sur le visage de la mère.

On eût dit les deux sœurs, mieux encore, on eût pu croire à la rencontre du modèle et de la copie.

M. de Rollezan, qui assistait, en sa qualité de mandataire de sa cousine, à l'ouverture de la cassette, ne fut point sans remarquer l'émotion que cette coïncidence produisit sur la jeune fille.

Elle pâlit, jeta sur une glace un coup d'œil rapide, comme pour bien constater que les traits maternels étaient les siens, se souvint, sans nul doute, de l'organisation intellectuelle de sa mère, et mettant un baiser religieusement tendre sur l'image vénérée, elle murmura assez haut pour que le commandant pût l'entendre :

« Oui, vous avez succombé, pauvre mère incon-nue, j'ai été sauvée, moi!... Là-haut, dans votre



gloire, soldez la dette de votre enfant, en priant pour ses sauveurs ! »

Puis, réconfortée par cet élan, et redevenue maîtresse d'elle-même, mademoiselle de Brix continua le dépouillement de ses bijoux de famille sans témoigner la moindre faiblesse.

Le vieil officier, fort personnel et point méchant, avait souffert de cette petite scène où la pensée vindicative de sa chère cousine Léonide ne se pouvait méconnaître.

Madame de Beauplan en fut irritée, et son premier soin fut d'en faire le récit à M. Montrel, lorsqu'il revint en Bourgogne, peu de jours après.

Les désillusions absolues d'Eugène n'admettaient pas facilement un surcroît. Pourtant ce fait eut le pouvoir de réveiller une rancune assoupie.

« Celle que vous aimez n'est pas bonne, » avait dit Ursule mourante.

Il trouva de bonne guerre de faire venir de Péronne un portrait jadis bien admiré, une image éclatante de grâces extérieures, enveloppes menteuses d'un cœur sec, et de l'expédier à Brix comme le legs tardif du parrain Léon.

La piqûre fut sensible à l'épiderme chatouilleux de Léonide. Sa persévérante ambition, malgré les cinq années écoulées depuis la catastrophe où s'effondra son rêve, ne désespérait pas, si M. Montrel passait à portée de sa main féline, de retrouver dans les cendres du passé quelque étincelle vivante.

Elle passait alors toute l'année à Brix, réduite à sa fortune personnelle, fort amoindrie par une mauvaise gestion, pleurant ses espérances dorées, sans résignation à leur perte, sans grandeur pour les abdiquer.

La proie splendide avait échappé par deux fois à ses convoitises, tandis que l'ombre poursuivie ne laissait que le vide en ses mains accapareuses. Gens et choses, rêves et déceptions, elle enveloppait ses souvenirs dans une haine commune et farouche.

Le monde, qu'elle avait délaissé dans les premières explosions de sa déconvenue, oubliait vite son idole ; ses admirateurs portaient leur encens banal à de nouvelles splendeurs en vogue.

Un profond découragement, une amertume immense envahissaient cette nature avide, qu'aucun sentiment noble ne guidait, dont aucun souffle élevé ne soutenait les défaillances.

Son âpreté à la curée de la vie n'avait point été satisfaite, l'amour était mort, les sympathies s'éteignaient une à une, le vide se creusait à son foyer désert.

Le commandant de Rollezan lui restait seul, bien vieilli, bien cassé, immuablement fidèle, éternellement épris.

## XVII

Un matin de juillet, l'express de Paris amenait aux environs de Beaune un des visiteurs les plus assidus de cette partie de la Bourgogne.

Il n'y était attiré, pourtant, ni par la beauté du pays, ni par le renom des grands crus, ni par le besoin de locomotion à outrance qui dévore notre génération.

Il y venait parce qu'il n'imaginait pas un autre lieu au monde où l'on respirât un air plus imprégné de sérénité pure et de naïf contentement de la vie.

M. Montrel se rendit à Beauplan à travers champs, faisant l'école buissonnière dans la campagne à peine éveillée, allongeant volontairement la route pour ne pas surprendre à une heure trop matinale les maîtres de l'hospitalière maison.

C'était une joie qu'ils s'accordaient souvent d'y revenir frapper, sûr de la voir s'ouvrir cordialement ; une joie qui le reposait de son labeur quotidien, car il travaillait avec zèle, sinon avec entrain, malgré la fortune acquise, la situation gagnée.

Il regardait le travail comme la grande loi de l'existence et le dérivatif puissant des tentations comme des souvenirs.

La vie parisienne n'offrait que peu de charmes à sa maturité. Les plaisirs lui plaisaient peu. Le bien qu'il y pouvait faire séduisait, au contraire, sa généreuse nature.

Il donnait largement en or et en exemples. Il moralisait par sa conduite, et prêchait l'obéissance aux lois divines par l'austérité de ses mœurs, tandis qu'il les savait rendre aimables par l'urbanité de son caractère.

Il lui manquait un foyer.

Beauplan, qui devait tout à la nature, était un domaine absolument agreste, dont les plantations ne s'étendaient point avec une régularité parfaite comme celles de Brix.

Au sortir des longues avenues de platanes et de catalpas, quelques massifs sans art, pleins d'ombre et de fraîcheur, invitaient au repos, tandis que de larges prairies tout inondées de soleil déroulaient leur nappe verte sur une pente légère.

Une allée couverte, profondément encaissée entre deux talus couronnés d'acacias, servait de limite au parc du côté le plus éloigné du village.

Cette allée, que les habitants du domaine appelaient la Combe, offrait, pendant les lourdes chaleurs de l'été, cet avantage inappréciable que le soleil ne pénétrait jamais, même en plein midi brûlant, sous ses branchages touffus.

Quoique la matinée ne fût pas avancée, M. Montrel s'engagea dans la Combe dont la fraîcheur l'attirait irrésistiblement. Et puis, c'était retarder de quelques minutes encore une réunion



très-désirée, redoutée pour la première fois. Redoutée! Eh oui, sans qu'ils'en pût rendre compte, en se retrouvant dans ce calme paysage où coulait, si paisible, la jeune existence de Marie, une émotion nouvelle et charmante le pénétrait quoi qu'il fit pour s'y soustraire.

Son esprit cherchait le repos et le trouva dans le spectacle de cette nature verte, épanouie, silencieuse. Ses yeux rêveurs s'oubliaient à contempler les étoiles de rosée frissonnantes à la pointe des longues herbes. Il écoutait ce bruissement particulier de l'insecte qui glisse entre les brins de gazon son petit corps cuirassé comme une frégate.

Chacun de ces aspects, chacun de ces bruits voilés, avait un langage pour son âme délicate, éprise de vérité et de poésie.

En lui quelque chose chantait. Était-ce la jeunesse? Si c'était la jeunesse, qu'il croyait morte, c'est qu'une mystérieuse influence en avait ouvert et rejeté les crêpes funèbres.

Une simple robe de toile blanche, qu'une éclaircie faisait étinceler dans les profondeurs assombries de la Combe, n'était sans doute pas étrangère à cette résurrection.

Longtemps, il regarda cette forme élégante, à laquelle la verdure et les fleurs formaient un cadre si attrayant. La robe longue relevait à la taille des plis embarrassants, dégageant un pied aristocratique dont les petits talons sonnaient sur le cailloutis. Les bras étaient chargés de fleurs humides qui laissaient tomber goutte à goutte la rosée de leur calice. La tête, protégée par une mignonne cloche de paille, ne laissait entrevoir que deux magnifiques tresses brunes en liberté sur les épaules, et terminées très-bas, très-bas, tant elles étaient longues, par deux gros nœuds enfantins.

La belle vision trottnait allégrement, s'arrêtant çà et là pour achever sa moisson champêtre, sans aucun souci d'un voisinage qu'elle ne soupçonnait pas.

Eugène hâta le pas pour la rejoindre, craignant de la voir tout à coup s'envoler avec les papillons qui voltigeaient autour d'elle.

« Bonjour, Marie!... » commença-t-il embarrassé tout subitement de lui donner cette appellation affectueuse que la différence de leurs âges, non moins que son intérêt protecteur, autorisait.

Elle se retourna, surprise, toute rose de plaisir.

« Monsieur Montrel!... Ah! quel bonheur! fit-elle en le reconnaissant. Que c'est bien à vous de venir partager notre solitude.

— Votre solitude?... Beauplan ne m'a jamais produit cette impression.

— Vraiment nous y vivons, pourtant, et en anachorètes.

— Eh bien! votre désert a tant de charmes que ce serait à donner la vocation de s'y faire ermite.

— Ah! la plaisante idée!... un Parisien?

— Si peu!...

— Il vous serait possible de sacrifier votre Paris?

— Paris!... mais je ne l'aime plus.... L'ai-je aimé?

— Oui, dit-elle très-vivement, puisque vous y avez souffert.

— J'y ai trouvé l'oubli! » répondit-il gravement.

CLAIRE DE CHANDENEUX

(La fin au prochain numéro).

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### Conseils pratiques pour le voyage.

N'emportez pas trop de bagages. Ne vous chargez pas d'une multitude de colis, sacs, cartons, plaids roulés, nécessaires, dont on ne se sert pas et qui encombreront étrangement. Une grande malle ou deux moyennes suffisent pour un voyage ou un séjour de six semaines aux eaux. Ne prenez pas une quantité de linge, on trouve dans tous les hôtels des blanchisseuses. Une toilette de voyage, deux petits costumes, une toilette de grenadine noire dont on peut varier les nœuds, suffisent pour une absence d'une certaine durée, ainsi que deux chapeaux. Ayez un pardessus un peu chaud ou un châle, différents genres de chaussures et des gants en quantité suffisante. Munissez-vous de savons, d'eau de Cologne et de tout ce qui est nécessaire à la toilette du visage, des cheveux et des mains, car la parfumerie se vend cher dans les villes de bains. Prenez du papier et des enveloppes, du fil, des aiguilles, etc.

Placez dans votre malle l'en-cas et les ombrelles, et ne vous embarrassez pas de ce gros faisceau de parapluies sans lequel nos ancêtres ne se mettaient pas en voyage.

Pour la route, pas de petits colis, mais un bon sac de voyage dans lequel vous mettrez : une petite glace, un peigne, une brosse à habits, une éponge, une bouteille d'eau, de l'eau de Cologne, un rouleau d'eau de Mélisse, des sels anglais, une paire de ciseaux, un couteau pliant, un éventail, un flacon d'eau et de vin, un verre ou un goblet, et, dans une de ces boîtes de fer-blanc qui ont servi à enfermer des biscuits, des sandwiches de langue ou de bœuf ou de veau, des gâteaux secs. Rien de gras ni de sucré. Dans un voyage de quelque durée, ces provisions ne seront pas inutiles.

Pardonnez-nous ces conseils terre à terre, mais si vous voyagez avec des enfants, des vieillards, une personne délicate, vous serez content de l'avoir abandonné le superflu pour l'utile, qui peut devenir l'indispensable.



## REVUE MUSICALE

La Salle des Concerts du Trocadéro. — Concerts.

Nous nous proposons de suivre avec une grande sollicitude les progrès de l'art musical en France, dont l'Exposition universelle nous donnera une connaissance approfondie, d'abord par la comparaison, ensuite par l'exécution. Auteurs et instrumentistes, œuvres entendues, mécanismes, ouvrages des compositeurs les plus anciens et des maîtres les plus modernes, tout passera sous nos yeux et par nos oreilles, de façon à ce que les personnes privées d'assister au déploiement admirable des arts et de l'industrie pourront se faire une opinion, fût-elle lointaine, de ce qui sera entendu comme musique dans le palais universel.

Commençons par les observations faites par M. C. Blanc, sur la grande salle des concerts du Trocadéro.

« Si nous entrons dans la salle de concert, nous y trouvons plus d'un sujet d'étonnement pour les yeux et d'admiration pour l'esprit. Le problème à résoudre était celui-ci : élever une salle plus grande que toutes les salles connues, et la construire dans des conditions d'acoustique assez bien calculées pour ne pas être rendues inutiles par la grandeur démesurée d'un vaisseau qui a cinquante mètres de diamètre. Pour se faire une idée de ces proportions, il suffit de savoir que le diamètre d'une salle de spectacle ordinaire, celle du Théâtre-Lyrique, par exemple, n'a pas plus de quinze mètres. En plan, la figure de la salle est un arc outre-passé, autrement dit, en fer à cheval. L'orchestre est placé dans une courbe qui se marie avec l'arc outre-passé en le fermant, et il est couvert par une voûte en manière de cul-de-four.

» La fameuse salle dite *Albert Hall*, à Londres, est dessinée en ellipse, et l'orchestre est groupé à l'un des foyers, de façon qu'en vertu de la loi que suit la répercussion des sons, les personnes rangées autour du second foyer de l'ellipse entendent à merveille, tandis que, sur tous les autres points de la salle, on ne perçoit que des vibrations confuses, des ondes houleuses, une sorte de brouhaha.

» Les architectes du Trocadéro, MM. Davioud et Bourdais, ont voulu éviter cet écueil à tout prix,

et voici comment ils ont étudié leur projet sous le rapport de l'acoustique. Nos lecteurs seront certainement curieux de les avoir, comme nous avons été curieux de l'apprendre. Il va sans dire qu'on ne peut pas essayer l'acoustique d'une salle dont la valeur coûte à elle seule deux ou trois millions, à moins de se résoudre à la rebâtir, toutes les fois que l'essai aurait manqué. Il a donc fallu, faute d'une expérience positive, en faire une mentale, pour ainsi parler, en se rendant compte rigoureusement des dispositions projetées. Et d'abord, ceux qui voulaient se livrer à ces délicates épreuves sont partis et devaient partir de ce principe : que le son se comporte absolument comme la lumière, en ce sens que les ondes sonores sont renvoyées par les parois avoisinantes, de la même manière que les rayons lumineux sont réfléchis par ces mêmes parois. Pour le dire en passant, la nature, quoique infiniment variée dans ses créations, est simple dans ses lois, et, loin de les multiplier, elle en a réduit le nombre autant que possible.

» Cela étant, on a dressé à peu de frais un modèle en miniature, reproduisant exactement les dispositions de la grande salle, et dans lequel la voûte qui couvre l'orchestre, au lieu d'être en matériaux répercutants, a été construite en matériaux réverbérants, c'est-à-dire revêtus d'un cuivre étamé. Plaçant alors une lumière au centre mathématique de l'orchestre, là où devra se tenir le soliste, on a pu constater que les gradins où serait assis le public recevaient seuls la lumière que la voûte réfléchissait. Il va de soi que la petite salle modèle était tenue obscure et qu'il n'y avait d'éclairé que les bancs des spectateurs. Convaincu par cette expérience, les architectes du palais ont matelassé toutes les parois de la salle pour que le son y fut amorti. Au contraire, les parois de la voûte sous laquelle est placé l'orchestre, ont été rendues répercutantes par le choix des matériaux, de façon à renvoyer le son sur les spectateurs, où, pour dire mieux, sur les auditeurs, dans des conditions analogues à celles d'un miroir qui réfléchirait les rayons lumineux.

» Cependant, une pareille disposition présentait un inconvénient grave : le danger des échos. Chaque auditeur doit entendre simultanément le son direct et le son réfléchi qui s'appelle ré-



sonnance. Si l'intervalle entre la perception du son direct et celle de la résonnance est plus grand qu'un dixième de seconde, les deux sons, au lieu de se confondre dans l'oreille, y sont perçus distinctement, et ce qui était une résonnance devient un écho. Or, étant donné que le son franchit 340 mètres en une seconde, il a fallu ne recueillir et ne renvoyer que les sons séparés entre eux par un intervalle de 34 mètres au plus.

» Mais la recherche des très-habiles et très-consciencieux architectes du Trocadéro ne s'est pas bornée à cela. Ayant reconnu, par les expériences faites avec la lumière dans le petit modèle de leur salle, que les places les plus éloignées de l'orchestre n'étaient pas plus éclairées que les places les plus voisines, ils ont trouvé avec raison que c'était là une inégalité malencontreuse, car il est naturel que les auditeurs les plus éloignés reçoivent, en compensation de leur éloignement, une plus grande somme de son réfléchi. En se fondant sur cette observation, ils ont modifié la courbe de la voûte qui devra répercuter le son, de manière qu'elle renvoyât plus abondamment les ondes sonores sur les derniers bancs de l'amphithéâtre que sur les premiers. En résumé, si le problème est résolu, comme nous avons tout lieu de le croire, il l'aura été par ces deux procédés : assourdissement de la salle dans les parties voisines des auditeurs, au moyen de tentures capitonnées en bourre de soie, et répercussion abondante par les parois qui entourent l'orchestre et par la conque acoustique qui le domine. »

\*\*

Comme le dit la ballade : les concerts vont vite, et l'affluence en est si grande, qu'il faut se résigner à ne citer ici que ceux qui ont toute l'autorité que leur prêtent les noms des grands artistes parisiens. Celui de mademoiselle Joséphine Martin doit être un des premiers à figurer dans ce nombre.

La célèbre pianiste s'était adjoint le concours de madame Gueymard, qui a surtout enthousiasmé son auditoire dans *Le Crucifix*, de Faure, qu'elle a chanté avec M. Lauwers d'une manière remarquable. Ce morceau a été bissé. MM. Pagnans, de Vroye, Ernest Nathan et Maton ont victorieusement répliqué, et le public s'est montré bon juge en les applaudissant avec chaleur. La *Gavotte* et le *Scherzo* de mademoiselle Joséphine

Martin, ainsi que la sonate en *ut* dièse de Beethoven, exécutée par la bénéficiaire avec une grande perfection de style et de mécanisme, ont été un des plus vifs attraites de la séance.

\*\*

Le concert de M. A. de Kontski a été aussi des plus brillants. C'est nous dispenser de tout éloge que de citer les noms de madame Escudier-Kastner, madame de la Grange, de MM. Réményi, de Reszké et Daniel, qui ont concouru à l'éclat de cette réunion d'élite.

\*\*

Une séance musicale des plus intéressantes a été donnée, salle Pleyel, par mesdemoiselles P. et C. Montal, professeurs de piano. Le choix des maîtres et des œuvres qu'on y a applaudis, indique que l'enseignement des deux jeunes artistes a une valeur réelle, ce dont on a pu juger du reste par l'audition de nombreuses élèves. Ainsi, Beethoven, Weber, Hummel, Mendelssohn, Chopin, Stephen, Heller, Schuloff, Diemer ont tour à tour défrayé le programme. Le violoniste Trombetta, M. Vandergueht, violoncelle-solo des concerts populaires, ont admirablement secondé mesdemoiselles Montal, pour la partie instrumentale. La partie vocale a été tenue avec succès par mesdemoiselles Thuillier et Diheux, et le jeune ténor Villaret. La verve comique de M. Piter a complété cette attrayante soirée.

\*\*

On parle beaucoup d'un piano à double clavier, construit MM. Mangeot, qui réalise la puissance et la variété de timbre de tout un orchestre. Il a été entendu, paraît-il, dans les salons de M. Commettant, mais tout le monde pourra juger ce bel instrument à l'Exposition universelle, où il va occuper une des premières places.

\*\*

La transcription pour piano du *Chant National* de Ch. Gounod, vient de paraître chez l'éditeur Le Beau.

Marie LASSAVEUR.

*Erratum.* — Dans notre revue musicale de Mai une erreur d'impression s'est glissée à la dernière ligne. Au lieu de *Mademoiselle Mouvielle*, c'est *MADAME MOUVIELLE* qu'il faut lire.





## CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Tu vois en ton amie, ma Florence, la personne du monde la plus humiliée ! Eh ! mon Dieu, oui : c'est comme cela ! La parole du cantique se trouve une fois de plus justifiée en moi : « Deposuit potentes de sede. » Du haut de ma force, je regardais avec pitié les faibles ; je dominais les souffreteux de toute la supériorité de ma santé... et me voilà, à mon tour, affaiblie et souffrante ! ah ! mais, ce ne sera point pour longtemps, j'imagine ; j'ai entrepris de reconquérir tout ce qui vient de m'échapper, et les grands moyens me réussiront, je l'espère.

Les grands moyens, c'était pour moi de quitter Paris et de prendre du repos.

En temps ordinaire, Babylone est le lieu entre tous où l'on est le plus dévoré par les heures et par les circonstances, tout en se flattant de les dominer ; dans cette lutte inégale, la santé s'use et la vie s'abrège. Mais, en temps extraordinaire, c'est-à-dire quand la France entière reflue sur Paris, et non-seulement la France mais l'Europe ; et non-seulement l'Europe mais toute la terre civilisée ou en train de l'être, nous perdons parfois pied sous cette inondation, nous sommes submergés, ballottés dans la houle et meurtris aux écueils ! songe donc un peu, Florence, qu'il nous faut vivre pour nous-mêmes, ce qui est déjà laborieux, mais pour autrui, ce qui ne l'est pas moins. Constamment sur la brèche, nous devons tous être souriants, parés, dispos dès l'aube, et constamment à la disposition de qui veut user et abuser de notre bon vouloir. Nous sommes tenus enfin de faire à tous venants les honneurs de la grande ville qui est notre chez-nous, et la maison est si pleine de merveilles que ce rôle hospitalier n'est pas une sinécure... oh ! non !

J'y ai suffi, cependant, jusqu'à ce que le retour de la chaleur me l'ait rendu impossible ; alors, me sentant tout à fait inférieure à ce devoir d'état, je m'y suis dérobée en prenant bravement la fuite. Ne raie pas ce mot *bravement* : il faut un certain courage pour se montrer ainsi faible, à tous les yeux.

Oui, ma chérie, par un beau soir, toujours pour éviter la chaleur, je suis montée en wagon en compagnie de quelques voyageuses « retour

de l'Exposition. » Je n'en connaissais aucune ; et depuis deux mois j'avais fait de tels frais d'amabilité que je promettais de m'en dédommager par une sage économie. Je m'accotai donc de mon mieux à l'angle de mon compartiment et je fermai prudemment les yeux... mais bientôt un rayon de lune glissa sur mes paupières, un souffle frais s'éleva des prairies, et je me penchai à la portière pour contempler le paysage nocturne et respirer la suave odeur des foin.

Ma voisine de droite profita de ce mouvement pour me demander si, par aventure, j'aimais la campagne, en déclarant toutefois qu'on ne pouvait vraiment vivre qu'à Paris...

Ma voisine d'en face exprima une opinion contraire, et vanta « le calme des champs et la pure naïveté des mœurs villageoises. »

Une autre dame décréta d'un ton magistral qu'il y avait partout des avantages et des inconvénients ; et chacune développa sa thèse pendant que le train continuait de rouler, la lune de briller et la brise d'éparpiller mille parfums.

Vers l'aube, le train cessa de rouler un instant, la lune ne brillait plus et la senteur des foin fit place à une âcre odeur de pommes de terre frites ; nous arrivions à... j'ai failli dire où nous arrivions, mais c'est un secret que je ne veux confier qu'à toi ; approche ton oreille de mes lèvres... tu as entendu ? Oui. — C'est bien.

C'était le but de mon voyage ; m'y voici depuis quelques jours ; je m'y trouve bien ; et j'y reste jusqu'au rétablissement complet de ma santé.

Une vieille amie qui me reçoit chez elle avec des gâteries de grand-mère m'a promenée par toute la ville dans un naïf orgueil local qui m'amusait :

« Dame ! Ce n'est point Paris, disait-elle ; néanmoins, cela peut se montrer : avouez que nos rues auraient bonne mine si l'on arrivait à y faire des trottoirs ; et que notre église ressemblerait à une cathédrale si nous en pouvions rebâtir la nef qui manque ? Et ce château historique à l'ombre duquel se groupent nos maisons, ne vous plonge-t-il pas en plein moyen-âge ? Et cette nappe d'argent qui s'appelle la Loire ne



vous dit-elle rien, avec son grand passé, avec ses froides colères d'aujourd'hui ? »

En ce moment, je le confesse, la Loire ne m'inspirait pas autre chose qu'un vif désir de m'y baigner, car il fait chaud à.... comme à Paris; seulement on a le droit d'y bouillir en solo; cela vaut mieux que la cuisson en commun dans l'immense marmite de l'Exposition.

En venant ici, je voulais fuir le monde et vivre en ermite; mais ma vieille amie ne le permet pas.

« Laissez-moi me parer de vous, ma petite : n'a pas qui veut la bonne fortune de recevoir une parisienne du *Journal des Demoiselles* ! Je tiens à étaler cet honneur. »

J'ai donc subi le petit supplice des visites. J'espérais m'en dédommager par la découverte de quelques types provinciaux précieux à reproduire en temps et lieu; mais les types provinciaux n'existent plus, et j'en suis pour mes frais de recherche. Ici, comme à Paris, je rencontre des petites filles-femmes discutant les modes, des jeunes filles qui arrangent mathématiquement leur avenir et affectent des allures cavalières à peine permises à des dragons en congé; je vois des mères de famille plus préoccupées des voyages à faire et des distractions à prendre que de l'éducation de leurs enfants; je me heurte à de vieilles femmes sur lesquelles sans doute la vie a glissé comme un songe, car elles ne semblent en avoir gardé aucune empreinte sérieuse; les chiffons les passionnent, les commérages les absorbent, la curiosité coule dans leurs veines avec le sang :

« Que savez-vous de nouveau ? » demandent-elles avant tout à qui les aborde. Elles ont voulu apprendre de moi si décidément les corsages à ceinture détrônent les cuirasses; si les femmes seront bientôt tenues de se couper la queue et d'avoir des hanches, si, si... je te demande un peu ce que tout ça peut faire à ces aieules?... Certes, la jeunesse vieille est détestable; mais la vieillesse jeune de cette façon m'attriste et me repousse.

Heureusement, les portraits ci-dessus ne sont pas ceux de toutes les femmes de.... Comme à Paris encore, il s'y trouve à tous les âges et dans toutes les conditions d'attrayantes vertus, de l'intelligence, du cœur et de la raison. Je n'en veux pour preuve que la famille N.... : là, trois générations s'abritent sous le même toit dans une entente facile parce que les concessions mutuelles ont leur source au fond du cœur : la grand'mère se fait jeune, de la bonne et sainte jeunesse, pour les petites-filles; les petites-filles mûrissent en retournant leur jugement, leurs habitudes et leurs goûts pour la grand'mère; on édifie une douce vie de famille où l'étude et les occupations intellectuelles alternent avec des travaux moins nobles; on se crée une vie sociale où les relations de simple agrément laissent encore une large part aux œuvres de charité. Les plaisirs bruyants et variés, l'agitation parisienne,

la fougue et l'imprévu manquent à ces existences; mais après les avoir étudiées dans la sincérité des relations intimes, je me demande si la voyageuse de l'autre jour oserait encore affirmer que « l'on ne vit qu'à Paris. »

L'aieule, Présidente de l'Association de charité placée sous le patronage de saint Vincent de Paul, m'y enrôle pour tout le temps que je dois passer ici.

« Dans quelques jours, m'a-t-elle dit, nous célébrerons la fête de notre glorieux patron... tout a été dit sur lui, n'est-ce pas? Et il n'est pas une chrétienne de France qui ne sache par cœur cette merveilleuse histoire de céleste charité. Nous aimons toutefois à en aviver le souvenir dans nos âmes et le jour choisi pour glorifier cet apôtre d'amour est celui que nous adoptons pour une réunion générale : vous y entendrez un compte rendu détaillé; vous serez étonnée de tout ce que nous accomplissons avec de minimes ressources: Ah! notre clientèle est nombreuse. »

En attendant la solennité annoncée, j'accompagne madame N.... chez ses pauvres et j'assiste chaque lundi aux réunions de travail des associées. Rien de plus charmant; je comprends que chacune d'elles s'y rende exactement : après la conférence relative aux besoins des pauvres, après une courte prière et une lecture édifiante, il est permis, tout en tirant l'aiguille activement, de se montrer aimable, spirituelle et chacune le fait au profit de toutes les autres.

La causerie, contenue dans les limites d'une pieuse gaité, rapproche des femmes que les distinctions sociales eussent peut-être séparées; de sots préjugés tombent; de cordiales relations se nouent; et, pour cela les associées de Saint-Vincent-de-Paul doivent de la reconnaissance à leur humble clientèle.

Je crois que s'il existait un pareil centre de charité dans toutes nos villes de province, la nation tout entière s'en trouverait mieux... ne le penses-tu pas, Florence?

Aujourd'hui, les femmes ont la triste manie d'aborder la politique... j'en avais pas jusqu'ici que notre pays ait à s'en féliciter! Ailleurs est le terrain sur lequel nous pouvons marcher fructueusement; ailleurs sont nos moyens d'action... la charité, voilà la vraie, la seule politique des femmes! celle-là ne divise point : elle rapproche! celle-là ne détruit pas : elle édifie!

Soyons donc politiques avec saint Vincent de Paul; mais seulement avec lui, n'est-ce pas? Et si quelque parisienne fourvoyée, si quelque provinciale incomprise insulte deson dédain Boussac, Tournus ou Bailleul, disons-nous qu'on est heureux partout où l'on sait penser, travailler et faire du bien.

Embrasse pour moi Louiset et ses filles.

Ta JEANNE.





Juillet 1878

IMP. DE DUTY & FILS, RUE DU MONT-GENÈVE, 11, PARIS

J. P. Gosselin

4162

# Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2

Épouse de M<sup>lle</sup> Vidal, 104, r. Richelieu. Modes de la M<sup>lle</sup> Coutot, 43, Avenue du Opéra. Coiffes et Costumes de fillettes des M<sup>les</sup> de la Paix, 23-27, rue de Septembre. Foulards de la Comp<sup>te</sup> des Indes, 34, B<sup>oulevard</sup> Beaumartin.

Ayuntamiento de Madrid







# JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Les costumes courts, c'est-à-dire ronds et rasant terre, ont fait leur apparition ; rien n'est plus commode pour les courses, l'Exposition, et la campagne. En revanche, les toilettes habillées ont des queues fort prolongées, mais ne s'étalant absolument qu'en arrière. Les lés de devant sont rejoints entre eux par des cordons qui les maintiennent bien autour de la personne, ce qui donne l'aspect des costumes courts, auxquels une traîne est adaptée par-dessus. Cette traîne, souvent carrée, est ornée seulement dans le bas, et de côté en remontant rejoindre le bas des lés du devant, qui ont généralement une garniture différente, mais, en tous cas, peu haute. La forme princesse persiste pour les costumes élégants ; on l'orne de bien des manières.

Beaucoup ont des plastrons garnis en éventail, du haut en bas, de rangées d'effilés de soie surmontés de franges, de petites perles de jais, et placés en travers. D'autres ont une suite de petits volants plissés, hauts seulement de 2 ou 3 centimètres, posés également en travers et un peu les uns sur les autres. Les garnitures se placent quelquefois en long, de chaque côté du devant, en laissant un intervalle uni au milieu ; pour ce faire, on emploie de très-larges galons pluie de perles, soit en jais sur du noir, soit en petites perles de couleur, sur n'importe quelle nuance assortie. Des effilés posés en échelle et allant en élargissant vers le bas se mettent aussi à la place indiquée plus haut. Puis, encore de superbes galons aux bords découpés comme de la dentelle, brodés de soie aux couleurs éteintes, sur fond de satin écru, avec mélange de fils d'or et d'argent. Ces galons, très-souples et posés en long sur une jupe princesse ou une polonaise, ornent aussi le bas des manches, mais ne tournent

pas au bord de la robe, qui est uni ou avec petits lacets d'or ou d'argent.

Les volants, les plissés, les ruches, etc., sont complètement prohibés comme garniture de jupe ou polonaise et réservés aux jupons seulement.

Grand choix dans les boutons grelots d'acier, d'argent ou d'or, boutons genre ancien, en acier, en jais noir, bleu, marron, ambre, en perles d'or ou de grenat, etc. Les petits nœuds de ruban étroit de deux ou plusieurs couleurs sont encore appréciés pour devant de robe ; on les alterne de boutons.

Le drap léger, le cachemire de l'Inde, et les neigeuses chinées ou pointillées sont adoptés comme tissu de costumes courts et ordinaires. Ils se composent souvent d'une seule jupe plissée en travers sur le devant, et en long par derrière. Les plis, très-repassés, ne commencent qu'à 30 centimètres de la taille à la suite d'un haut de jupon très-plat. Une jaquette fait le corsage à gilet allongé et à basques assez longues, fendues derrière. Poches de côté. Le tout est piqué deux fois. Beaux boutons de métal.

Pour jeune fille et jeune femme la grande vogue en ce moment est aux corsages dits *Sainte-Cécile*. Ils ont par-devant et par-derrière une assez large plaque à la suite de laquelle 10 plis continuent jusqu'au bas des basques, qui sont assez longues et étroites. Ceinture ronde les serrant bien à la taille, et les laissant s'évaser ensuite. Boucle d'acier, de vieil argent, ou de strass. Petites poches sur les côtés. — Le devant de ces corsages-blouses est boutonné sur un ourlet placé au milieu. Dans le dos, les plis n'ont pas d'espace, ils se touchent. On fait aussi des polonaises froncées et à ceintures. Pour qu'elles aillent bien, il faut disposer en dessous comme un petit corset ou corsage plat boutonnant juste, ce qui permet de placer ensuite la ceinture avec égalité, sur l'ampleur maintenue. Les polonaises

JUIN 1878



ne froncent généralement que par-devant. Elles n'ont pas de pinces, mais le dos est habituellement ajusté.

Les écossais à carreaux assez grands sont très à la mode; tout le costume se fait en pareil. J'avoue ne trouver cela ni joli, ni élégant.

Un tissu nouveau et charmant, c'est le *satin de coton*, rose, gris perle, bleu de ciel, mais; cela fait des toilettes ravissantes, que l'on ornera de dentelle blanche et d'effilés doubles en petite laine mousse.

Il y a aussi de très-belles bandes de broderies de coton de toutes nuances qui font beaucoup d'effet, mais c'est une garniture qui revient très-cher.

J'ai vu des costumes d'enfants en satin de coton rose qui étaient véritablement délicieux; plissés en long, avec ornements de guipure d'Irlande, large ceinture de faille blanche, souliers blancs, gants blancs, chapeau à bords relevés d'un côté avec grande plume blanche, petit nœud blanc et rose attachant les cheveux.

L'écrû, en foulard, tussor, nankin, ou batiste, est la nuance de la saison; il habille fort bien les grandes personnes et les enfants. Le foulard dans les tons nouveaux est d'un agréable porté; ses couleurs opale, faon, tilleul, acier, turquoise, aurore, sont bien en harmonie avec la nature en été. S'il est employé en robe princesse, il faut le doubler, et lui draper en dessus un autre tissu; de même que pour le crêpon, la gaze ou le crêpe de Chine brodé; pour les arrangements, on peut disposer d'un ancien châle.

Les draperies, en ce moment, s'organisent surtout devant; il y a changement. C'est en dessous des lés de derrière, par côté, que se terminent en s'y perdant les ornements qui sont placés sur la robe princesse. Le bas de la toilette, ainsi que la traîne, auront de très-petits volants plissés en foulard. Sur la traîne, on peut les surmonter d'un coquillé couché à plat.

On fait d'assez jolis costumes avec le corsage et les manches en soie brochée ou damassée de nuance unie, bleu zéphyr ou gris de fer, et le reste de la toilette en cachemire uni même teinte. Le devant, plissé en travers, est retenu du haut en bas, de chaque côté et un peu en arrière, par une patte de soie brochée partant du petit côté du dessous du bras du corsage. C'est assez original.

Le rouge est une des nuances favorites de la saison. Employé sobrement, c'est assez joli. Ainsi, avec du gris, j'ai remarqué l'arrangement suivant: Le jupon en laine *gris mastic* avait deux petits volants plissés dont les têtes étaient doublées de laine rouge. La polonaise en était liserée, et le lé de derrière rapporté, et non attaché à ceux de devant, formait quelques draperies laissant voir qu'il était entièrement doublé de cette couleur. Petit mantelet-écharpe liseré et attaché par un nœud de ruban rouge. En-cas ou ombrelle

avec doublure rouge, bordée au bord d'un gros cable de soie de même nuance. — Chapeau de paille avec nœud double en ruban gris doublé de rouge. Petit bouquet de cerise de côté; brides de ruban des deux couleurs.

Le marron mélangé de blanc est encore très-réussi. J'ai remarqué deux petites sœurs ainsi habillées: Paletot allongé en cachemire marron sur jupe plissée, le tout liseré de blanc avec boutons idem; grand col et manchettes de guipure. — Bas marrons. — Cravate de soie blanche. — Chapeau de paille brune, bords un peu larges doublés de velours marron, longue plume blanche tournant tout autour.

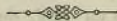
On fait toujours de très-jolis costumes d'enfants, bleu de ciel et gros bleu.

Les chapeaux des grandes personnes, s'ils ne sont tout en fleurs, ont de côté un petit bouquet de saison, imitant les fleurs naturelles et simplement attaché en laissant voir les queues. Les grandes plumes écruës ou blanches sont toujours ce qu'il y a de mieux pour garnir un chapeau rond.

Le noir conservant toujours sa supériorité et son utilité, je termine par la description d'une toilette à deux fins. Forme princesse à queue, en faille noire. Le bas du devant à deux petits plissés, et la queue un plissé à la vieille, surmonté d'un coquillé posé à plat. Par derrière, la robe forme deux gros plis qui marquent une ou deux draperies, bien réunies et serrées vers la queue.

Sur le devant et tombant jusqu'en bas, draperies de tulle noir brodé de perles de jais mélangées de glands. Au bord, bel effilé de soie et jais, avec tête perlée à jours. Cette draperie de dentelle se rattache par des agrafes, sur la robe, une fois qu'elle est boutonnée. Corsage pouvant s'ouvrir en carré à volonté; draperie rappelant celle de la jupe, contournant le carré. Manches en dentelle brodée doublées de soie, et pouvant se dédoubler à l'occasion. Un bouquet de fleurs de couleur égaye cette toilette très-élégante, et cependant très-pratique.

Quand la robe est ouverte, on garnit l'intérieur de ruches de tulle noir, de même que le bas des manches.



## VISITES DANS LES MAGASINS

J'engage fort celles de nos lectrices qui auront la bonne fortune de venir à Paris, pour l'Exposition universelle, à donner quelques heures à la galerie du travail. Elles y verront exécuter sous leurs yeux des spécimens de diverses industries; mais la grande attraction de cette galerie est bien certainement de voir les Indiens tissant et brochant le châle de l'Inde, ce merveilleux cache-



mire que toute femme élégante met au premier rang de ses plus luxueux atours. La grande maison qui a eu l'idée de faire venir de son comptoir de Bombay, et d'ailleurs, ses meilleurs ouvriers pour donner aux Français une idée de la fabrication merveilleuse de ces châles, mérite tous nos remerciements. Voir et suivre les perfectionnements d'une industrie connue est toujours chose intéressante; mais combien l'est plus cette initiation à une industrie dont un seul spécimen représente parfois le travail d'une vie entière! Aussi accordons-nous nos préférences à cette sorte d'exposition et nous y arrêtons-nous volontiers. Ceci nous amène à dire que le châle de l'Inde carré est tout à fait en faveur, faveur qu'il doit non-seulement à son cachet de distinction, mais aussi à nos modes moins bouffantes. Quittons cette halle, ce bazar où tous les mondes sont représentés, pour reprendre le cours des visites dans les magasins; la première sera pour les magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Les costumes de grand deuil présentent peu ou point de changement: la longue robe en tissu de laine mat avec garniture en crêpe anglais et le châle long composent le deuil austère. La beauté de l'étoffe est le seul luxe permis. Nous citerons comme tissus légers et de grand deuil: la Bombazine, le Paramatta, la Bayonnaise, Voile de religieuse, crêpe d'Espagne, le crêpe de l'Inde et le cachemire de l'Inde très-léger ne peluchant pas — fabrication spéciale de la Scabieuse.

Pour le deuil de six mois, crêpe de soie, granité, damassé, ondulé, en un mètre vingt centimètres de largeur; l'Eolienne, la Byzantine crépon, le Valencias pekin, la toile de Bade, taffetas angora, la Missourienne, les chalys unis et pekinés; des grenadines qui offrent un choix de trois cents dispositions à 2 fr. 75 et 7 fr. 50. Pour demi-deuil, des lainages de fantaisie à jolis dessins à la mode, spécialement tissés pour cette maison; en un mètre vingt centimètres de largeur, ils coûtent de 2 fr. 75 à 7 fr. 75 le mètre. Un véritable sergé anglais imperméable coûte 5 fr. 50 le mètre. Les soieries noires d'un très-bon usage et ne se graissant pas, valent 5 fr. 50, 6 fr. 50 et 8 fr. 50; elles sont garanties.

Nous signalerons un bon taffetas d'Italie à 4 fr. 50 le mètre, pour dessous de robe de grenadine. La spécialité des étoffes noires oblige le propriétaire des magasins de la Scabieuse à n'avoir que des tissus dont il puisse répondre, aussi l'on peut s'y adresser avec confiance. Nous terminerons en disant que les zéphirs, les percales et les mousselines sont jolis comme dispositions et comme tissus.

\*\*

Je tiens la promesse, faite le mois dernier, à quelques-unes de nos abonnées, de leur donner

une nomenclature détaillée des gants que l'on trouve chez madame Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre; pour avoir attendu elles y gagneront en renseignements. La nouveauté du printemps est le gant *Skating* en belle peau de chevreau non glacée, qui forme une sorte de manchette s'ajustant sur le bras, façon des plus élégantes. Il se fait dans les nuances à la mode: Saxe, réséda, amadou, noisette, capote de soldat, gris deuil, gris perle, noir, rosé, épi de blé. Ce gant qui se fait seulement à quatre boutons coûte 5,75 la paire, 33 fr. la demi-douzaine, 65 fr. la douzaine. Le gant *régence* glacé, pour grandes réceptions se fait en chevreau blanc glacé; il coûte 9 fr. 75 cent. longueur de quatre boutons; 12,75 cent. et 15,50 longueur de sept et dix boutons. Ce même gant non glacé coûte 6,75 cent. la paire ou 38 fr. la demi-douzaine. En gants légers nous signalerons un gant en tissu végétal, orné de petits boutons, appelé *gant-bracelet*; il moule le bras et la main. La fermeture est simulée par une rangée de petits boutons qui le rend tout à fait joli: il coûte, longueur de quatre boutons, 4,75 cent. et 5,90 cent., longueur de six boutons; d'autres, moins fins, valent 95 cent., 1,95 cent., suivant le nombre de boutons. Le gant *régénération*, si utile en voyage, se lave sans altérer la peau qui redevient souple; il coûte 4,75 cent. et 5,75 cent. à deux et trois boutons. Il se trouve chez madame Leconte ainsi que le gant de Suède et du Tyrol; le premier à 1,95 cent. le second à 2,95 cent. la paire. N'oublions pas de mentionner un grand choix de mitaines au filet et au tricot genre Berlin en soie blanche ou noire, écru, etc, etc.

Madame Leconte expédie *franco* contre remboursement, quand la commande est de 28 fr. et *franco* au-dessus de 18 fr., si l'on en envoie le montant de la facture dans la lettre de commande. Au-dessous de 18 fr. ajouter le port par la poste.

C. L.

## EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4157.

TOILETTES ET MODES

Des magasins de deuil de la Scabieuse, rue de la Paix, 10.

COSTUME D'ENFANT

Des magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre, 23-27.

1<sup>re</sup> Toilette. — Polonaise en faille, (1) bordée de

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 juin.



frange noire, mêlée de *chardons* argent; la tête de l'effilé est un large galon de passementerie noire et blanche; devant, guimpe plate, rentrant dans un corselet plissé qui se prolonge en tablier. Manche à parement plissé, encadré d'un galon. — Chapeau en paille noire et lacet argent, garni de velours noir, et petit ruban de satin double face, noir et blanc argent; touffe de fruits de platane argent à feuillage noir.

2<sup>e</sup> Toilette. — Jupe en foulard de Nice gris, ornée dans le bas d'un haut plissé; au-dessus, coquillé de faille d'un ton plus foncé, doublé de foulard; écharpe drapée, bordée d'un biais de faille; un lê de faille et un de foulard, partant derrière sous la basque du corsage, viennent se nouer sur la traîne. — Corsage (voir la planche de patrons de ce mois) à gilet long, avec rouleautés de faille dans les coutures; manche avec revers et noué en faille. — Capote *Médicis* en paille grise, avec petits revers en paille formant diadème abattu au milieu; dessus, torsade de gaze et tête de panache grise; ruban de satin à envers en faille.

Costume de petit garçon. — Paletot long en pelanne de soie (voir la planche de patrons de ce mois), relevé *capote militaire* dans le bas, sur un gilet simulé de même longueur que le paletot; revers découvrant le gilet boutonné; ce revers fait col derrière et est bordé d'une garniture en lacet. Le paletot est fermé par trois petites pattes boutonnées; manche à parement relevé, bordé d'une garniture en lacet; jupe simulée par une bande plissée, montée au bas du paletot. — Chapeau de paille avec galon et aile.

#### DEUX PLANCHES COLORIÉES REPOUSSÉES

Modèles de M<sup>lle</sup> Lecquer, 3, rue de Rohan.

TABOURET DE PIANO, point de riz en soie d'Alger, sur satin ou drap noir ou bronze, entouré de ganses perlées vieil or et argent; dans le milieu appliques de satin ponceau.

PETITE BANDE SUR TOILE VÉRONESE, pour encadrement de rideau de salle à manger de campagne, ou salle de billard; on peut employer aussi ce modèle pour pliant, coussin, pochette à ouvrage, vide-poche, etc.; les petites appliques sont en drap, le travail en points lancés en soie d'Alger dédoublée, ou en laine fine. Comme bordure un lacet de laine fixé par des

points lancés formant des épines; l'encadrement des médaillons du milieu est marqué par un gros cordonnet noir posé à plat, fixé de distance en distance par des points d'arrêt en soie floche noire fine.

#### PLANCHE DE BRODERIE.

ALPHABET POUR NAPPE, plumetis.

ALPHABET ASSORTI POUR SERVIETTE. (Voir, pour les deux W, la page 4 du cahier de ce mois.)

#### SIXIÈME CAHIER.

Toilette en grenadine—Costume de voyage—Entre-deux—Embrasse en Macramé—Garniture—Madeleine—Entre-deux—Bonnet en crochet sur épingles, pour baby—W et W plus petit—Chemise décolletée en carré—Cabas sac de nuit, ou pour bain—M. P. enlacés—V. D. enlacés—Petite dentelle lacet amandes et crochet—Ombrelle dentelle Renaissance—A. B. enlacés—Ecuillon avec T—Jeanne—Ecuillon avec E. D.—Dentelle guipure au crochet.—Écran porte-montre—B. L. enlacés—Éléonore—Bavoir—Parure—Costume en toile écrue—Berthe, applique et manchette assortie—Écharpe drapée pour jeune fille—Mante-visite pour dame âgée.

#### PLANCHE VI.

##### 1<sup>er</sup> COTÉ.

ÉCHARPE DRAPÉE, pour jeune fille, page 8 (cahier de juin).

CORSAGE A GILET, 2<sup>e</sup> toilette (gravure n° 4157).

##### 2<sup>e</sup> CÔTÉ.

MANTE-VISITE POUR DAME AGÉE, page 8 (cahier de juin).

VÊTEMENT POUR PETIT GARÇON de 3 à 5 ans (gravure n° 4157).

Nous engageons celles de nos lectrices qui nous ont témoigné le désir de s'occuper de fleurs artificielles, à faire leur récolte de bluets, et à les faire sécher, soit étendus sur une planche, soit suspendus par des fils dans un endroit sec et à l'abri du soleil. Nous donnerons en août ou septembre l'emploi des calices; ce sera le commencement d'une série de modèles.

#### AVIS aux personnes ayant souscrit un Abonnement d'Essai au

*Petit Courrier des Dames.*

Pour cette Édition, le numéro du premier Samedi du mois est, sauf la couleur de la couverture, le même que le numéro du premier du mois des Éditions CHAMOIS, BLEUE et VERTE. Nous n'avons donc aucun numéro à leur envoyer le Samedi 4 Mai, comme nous ne leur avons rien envoyé le Samedi 6 Avril.



Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY.

8 1637 — Paris. Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.



## AVIS IMPORTANT

Nous ne saurions donner à madame Florence et à ses amies d'autres satisfactions que de leur offrir les six derniers mois de la *POUPÉE MODÈLE*, au prix de 4 francs. — Pour cette modique somme, elles auront les moyens de bien apprécier cette publication et de voir si, l'an prochain, elles veulent en faire cadeau à leurs jeunes amies. — Celles de nos Abonnées qui accepteraient cette offre, trouveront sur la couverture du Numéro de Juillet une formule qu'elles n'auront plus qu'à remplir et à nous adresser avec le mandat de Poste.

## LOGOGRIPHE

A Lyon, mon patron fut pontife et martyr;  
 Et, dans le sang noyée on y vit reflleurir  
 La Foi, qu'en vain Sévère espérait voir éteinte;  
 De ce sang généreux la ville encore empreinte  
 Garde fidèlement un si noble trésor;  
 Et plus d'une œuvre sainte y germe, y prend essor.  
 — Si vous m'ôtez un pied, l'on me voit souveraine  
 Du trône d'Orient, et la contemporaine  
 De Charlemagne, à qui j'ai failli m'allier:  
 C'eût été sous nos lois unir le monde entier.  
 — Belle, j'ai dans mon nom l'étoffe d'une reine.  
 — Fille de Louis XII et duchesse italienne,  
 Je suis la belle-sœur du grand François premier;  
 Mon gendre, duc de Guise, illustre un nom princier.  
 — Puis apparaît un roi d'un esprit excentrique,  
 Grand amateur des arts, très-bon, très-magnifique;  
 Père de Marguerite, à qui son faible époux  
 Laissa d'un sort cruel supporter tous les coups;  
 Enfin, la rose rouge, avec elle expirante,  
 A dû céder devant la blanche, triomphante.  
 — Rappellerai-je encor de l'Océan un fils  
 Et dont la mère était la déesse Thétys?  
 De sa femme Doris il eut cinquante filles:  
 Exemple assez fréquent alors dans les familles.  
 — Puis nommons, pour conclure, un grand héros troyen  
 Par Virgile chanté. — Que nous reste-t-il? — Rien.



## MOSAÏQUE

## UNE HÉROÏNE

Sœur Joséphine Tabani, née à Tibériade, en Judée, se voua à Dieu dans l'ordre des Sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition. Elle fut chargée de l'instruction des filles à Jaffa et à Saïda; elle consacra sa jeunesse et ses forces à secourir les innombrables orphelins des chrétiens, victimes des massacres de Syrie en 1866, et à assister les cholériques en 1867. On l'envoya en Afrique, elle s'y dévoua au salut des pauvres négresses du Caire. Elle remonta le Nil, traversa les déserts brûlants de la Nubie et consuma sa vie dans le laborieux apostolat de l'Afrique centrale. Modèle des plus héroïques vertus, elle était révérée et admirée même des Musulmans et des païens;

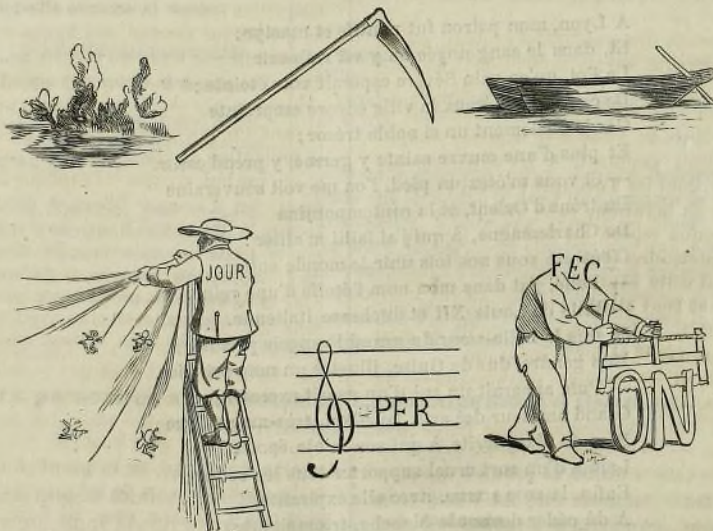
elle parlait à tous avec une sainte liberté, au nom de Dieu et de l'humanité, et en faveur des malheureux esclaves. Cette vierge courageuse mourut en l'année 1874, à l'âge de trente-trois ans, pleurée de tous, et honorée de magnifiques funérailles.

★★

Un savant médecin allemand, Kutebaud, disait : Tous ceux qui ont atteint un âge avancé avaient l'habitude de se lever de bonne heure.

John Werley, qui vécut jusqu'à 86 ans, disait : Se coucher de bonne heure, se lever de bonne heure, donnent à l'homme santé, richesse et sagesse.

## REBUS



Le mot du Logogriphe contenu dans le numéro de Juin, est *monolithe*; lequel, en y introduisant la syllabe *thé*, et en retranchant l'avant-dernière lettre, devient *monothélite*.

Explication du Rébus de Juin : *L'occasion perdue ne se rattrape jamais.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY